Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)

ABONNEMENT
Annuel .. .. 20,00 NF
Semestriel .. 10,40 NF

ESPOIR

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 5 — 4 Février 1962 — Prix : 0,40 NF

editorial

LE DRAME DES CARAÏBES

LA situation continue à être trouble aux Caraïbes. En huit jours, elle a changé trois fois dans la République Dominicaine. Balaguer à la fin a été forcé à s'exiler, après une lutte désespérée pour imposer aux dominicains ses points de vue.

On a assisté au suspense d'une première insurrection triomphante, d'une deuxième insurrection éphémère, qui a porté pour quelques heures au pouvoir une autre des créatures de Trujillo, le général Echevarria, renversé peu d'heures après par un nouveau soulèvement.

Pour le moment, une seule chose est certaine : Balaguer a abandonné St-Domingue. Mais, quelles seront les réactions des Etats-Unis vis-à-vis de cette nouvelle étape et quel a été le rôle joué par ses agents dans tous les coups de théâtre de la République Dominicaine ?

Pour ce petit pays, le drame est d'être près des U.S.A. et trop près de Cuba. A cause de cette proximité, à part la présence de gros intérêts économiques américains en terre dominicaine, son sort ne peut laisser indifférent le colosse du Nord, qui ne cherche qu'à garantir l'usufruit de ses intérêts à ses hommes d'affaires et à se protéger de toute aventure sociale. Le slogan « lutte contre le communisme » est aussi commode pour le Pentagone que pour Franco en Espagne et que pour l'O.A.S. en France. Sous ce prétexte, toutes les entreprises conservatrices et réactionnaires sont possibles. Bien qu'à la longue, tous finissent par faire le jeu du communisme et des communistes, augmentant de façon démesurée leurs possibilités d'action et leur prestige.

Coïncidant avec les récents événements de la République Dominicaine, la conférence inter-américaine de Punta del Este vient de s'ouvrir en ce moment. Là encore les Etats-Unis cherchent à obtenir l'accord de tous les gouvernements de l'Amérique latine face à la Cuba de Fidel Castro, qui a décidément basculé dans le monde communiste. Une fois de plus, nous insistons sur le fait que seuls la politique de désastre, le manque de finesse, la conception étroite des problèmes de l'Amérique du Sud, de la part des diplomates, des économistes, des militaires et des politiciens américains, ont placé Castro dans l'orbite de Moscou. Il y est maintenant et en sortira difficilement. Etant donné surtout la psychologie du personnage, qui croit, lui aussi, au rôle des hommes providentiels.

Le meilleur des résultats qui pourrait obtenir la conférence de Punta del Este, ce serait de n'en obtenir aucun. C'est-à-dire que, par de savantes tergiversations, les Etats américains réussissent à éviter les positions extrêmes, laissant le régime castriste pourrir tout seul. Tant que les peuples américains verront Cuba et le castrisme en proie à la fureur des interventionistes yankees, la sympathie des foules américaines ira vers Cuba et vers Castro. Ce sera seulement quand ils cesseront d'être des victimes, quand on examinera toutes les données du problème et quand on cherchera des solutions qui ne donnent satisfaction ni au capitalisme américain, ni à la manœuvre politique et militaire sino-russe.

Mais la diplomatie et la politique américaine changeront difficilement de tactique. Nous l'avons vu à St-Domingue. L'escadre américaine surveille les eaux des Caraïbes, prête à intervenir maintenant, quand elle n'a pas intervenu en faveur des victimes de Trujillo et de ses bandes de tueurs. C'est actuellement qu'elle intervient, mais non dans le sens où elle devrait intervenir: En apportant aux Caraïbes l'aide économique, l'amélioration des conditions d'exploitation des noirs, l'égalité de tous les citoyens, sans tenir compte de la couleur de leur peau, conseillant le retrait des colons américains et la distribution des terres à canne à sucre et à café parmi la population indigène. En un mot, précédant le castrisme ou aidant les non castristes à faire mieux que Castro, pour la libération et l'intégration dans le droit et la liberté d'immenses masses humaines jusqu'à maintenant privées de tout. Voilà le sens d'une action intelligente contre le communisme en Amérique latine. Cette ligne politique et économique vraiment libératrice, est aussi bonne pour Cuba que pour la Républicaine Dominicaine, la Bolivie, l'Equateur, le Guatémala, ou le Pérou. Là, des indiens mènent une lutte acharnée, avec des grèves maintenues pendant des semaines et des mois, qui sèment la famine parmi les populations agraires, qui n'en peuvent plus de souffrir et de n'avoir aucun droit.

Il y a quelque chose qui échappe au capitalisme moderne et à ses tuteurs actuels : c'est qu'une profonde transformation s'est produite dans la condition morale des peuples qui constituent les anciennes colonies. Le phénomène est universel et il va du fin fond de l'Afrique, au plus haut sommet des Andes. C'est le réveil, après un long sommeil de misère et de soumission. Et ce réveil sera fatalement orienté par ceux qui sauront le comprendre et lui donner un sens. Et l'histoire s'orientera irrésistiblement aussi dans le sens de ce réveil. Elle s'orientera vers la liberté, le droit des hommes et des peuples à disposer d'eux-mêmes, si les forces libérales du monde sont capables de prendre en main la direction morale des événements et mener ces foules vers la prise de conscience de leurs droits, de leurs devoirs et de leurs possibilités. Si ces forces libérales échouent dans leur tâche, se laissent dépasser par les faits, tout ce monde en éveil basculera aussi dans l'orbite communiste, qui est encore une forme —la dernière et la plus dangereuse — du totalitarisme d'Etat, du sacrifice de l'homme au monstre de tous les temps : le Pouvoir, monopole d'une nouvelle classe dirigeante.

Affaiblir la force de l'Etat, le rendre inutile; substituer l'Etat par le fédéralisme, par le pacte, le contrat; substituer les intérêts individuels, non par ceux de l'Etat, mais par ceux de tous; voilà la voie sur laquelle doit s'engager le libéralisme qui va des simples démocrates aux anarchistes. Toute substitution, tout renoncement, toute déviation, conduit inévitablement au fascisme noir ou rouge, jamais au vrai progrès et à la vraie liberté.

A PROPOS DU RAPPROCHEMENT PARIS-MADRID

Nous reproduisons de « Le Monde » :

« Un décret vient d'interdire la presse républicaine espagnole. Un nouveau coup frappe ainsi ces stoïques émigrés qui, depuis plus de vingt ans que dure leur patiente peine d'exil, ne l'ont interrompue que pour partager les souffrances du peuple français sous l'occupation nazie, subir la prison et la déportation, se faire tuer dans nos maquis et dans les rangs de l'armée Leclerc. Le reste, ils l'ont employé à vieillir et mourir dans l'attente. L'autre jour ils enterraient leur président de la République, et je ne sais pas cérémonie plus bouleversante que celle-là, sous l'humble simplicité de laquelle s'exprimait la fière, donquichottesque ténacité d'une République fantôme et pourtant réelle, et d'une réalité capable de résister aux plus cruelles injures. Et c'en est une bien grave que nous venons d'infliger à ces proscrits en les condamnant au silence, en restreignant encore un peu plus notre hospitalité, en bornant celle-ci désormais à un peu de terre pour enterrer leurs morts.

Mais de hautes vues « politiques » exigent cette mesure, si décévante pour nos amis, si pénible pour nous : elle est un marchandage. Il s'agit en contrepartie d'obtenir du gouvernement de Madrid qu'il mantienne à l'ombre le quarteron d'activistes actuellement abrités par un régime dont ils professent la doctrine. A cette fin tous les moyens sont bons. Jamais aucun de nos gouvernements — sauf bien sûr celui de Pétain — n'avait adressé au général Franco d'aussi aimables compliments que ceux que notre chef de l'Etat lui a fait récemment transmettre par son ministre des affaires étrangères, M. Castiell. Celui-ci, ne l'oublions pas, avait, le 18 juin 1940, jour de l'appel du général de Gaulle, lancé de son côté un appel aux nations de l'Amérique latine leur conseillant de profiter de la défaite de la France et de la prochaine défaite de l'Angleterre pour s'emparer de tout ce qui, sur le continent américain, restait en fait des colonies françaises, anglaises et hollandaises. L'année suivante ce ministre avait repris sa campagne sur les « revendications espagnoles » concernant nos possessions africaines, revendications d'autant plus insolentes que « l'Allemagne puissante et juvénile » avait assuré, sur les démocraties décadentes, le triomphe d'une idéologie « moderne », dont il est de fait que l'Espagne franquiste demeure aujourd'hui l'héritière.

Estimer, au même prix, au même tarif, au même cours, les Espagnols républicains réfugiés sur le sol de la République française qui, dans la guerre, dans la souffrance, dans l'exil, ont partagé le destin de la France, et les Lagaillarde et consorts, qui partagent celui de l'Espagne franquiste, dernier héraut de l'idéal nazi, procède d'une conception fiduciaire apparemment « réaliste ». Un autre réalisme pourrait être mis en avant, moins sordide, mais peut-être plus sûr dans la durée historique parce que fondé sur ces valeurs morales que connait bien et qu'illustre de façon exemplaire, contre vents et marées, la foi indestructible des malheureux exilés espagnols. Ce réalisme-là, qui n'est pas du ressort des machiavélismes à la petite semaine, tiendra compte, comme de la seule chose valable, de l'amitié qui unit, dans leur authenticité profonde, le peuple espagnol et le peuple français, et saurait prévoir de nouveaux développements, naturels et nécessaires de leur double destinée. Car les peuples demeurent quand les tyrannies passent. »

Par Jean CASSOU

Dans le meilleur des Mondes

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

UN EXEMPLE DES MESURES « PRISES EN FAVEUR » DES EXILES

Sabino Barrena Isusi est né dans la province de Bilbao. A l'âge de vingt ans il a participé à la guerre civile dans les rangs des nationalistes basques, du côté républicain.

A la fin de la guerre, il a été condamné à douze années de prison. Cependant, il réussit à passer en France et de là, au Vénézuela où il a vécu et acquis la nationalité vénézuélienne.

En 1961, il a voulu retourner au pays natal, ne serait-ce que pour y passer quelques jours. « Après tout, disait-il, je n'ai commis aucun délit, j'ai un passeport vénézuélien et tant d'années se sont écoulées ! »

Il a voyagé avec sa femme, tous deux comme des touristes quelconques, en automobile, en passant par la France. A peine la frontière franchie, Sabino Barrena a été arrêté et emprisonné.

Il a été déféré devant un Tribunal militaire. Le procureur a demandé 20 ans de prison contre lui.

A retenir pour ceux qui auraient l'intention de « bénéficier » de l'amnistie franquiste.

⁂

PERSECUTION EN ESPAGNE CONTRE LES PROTESTANTS

Londres. — Le correspondant du « Times » à Barcelone communique l'information suivante :

« Un jugement a été rendu contre des Protestants : M. Salvador Salvado Cots et M. José Grau Balcelies. Tous deux ont reconnu avoir publié de la littérature clandestine. Le principal chef d'accusation repose sur l'absence de nom de l'imprimeur (pie de imprenta) sur une brochure intitulée « El Cristiano » rédigée par M. Grau et imprimée par M. Salvado pour le compte des « Publications Evangéliques » de Winterthur (Suisse).

« La défense a fait observer que certaines brochures semblables d'origine catholique ne portaient pas non plus le nom et l'adresse de l'imprimeur.

« Au cours du procès, M. Grau précisa que les services gouvernementaux compétents lui avaient dit de se présenter aux autorités ecclésiastiques mais que sa conscience de Protestant lui interdisait de soumettre ses écrits à une autre église que la sienne propre. »

⁂

LE CLAN LANIEL EN CORRECTIONNELLE

RENE LANIEL REPOND D'UNE FAILLITE DE PLUS DE 2 MILLIARDS.

René Laniel, ancien sénateur, frère de l'ex-président du Conseil, se trouvait cet après-midi devant la 11e chambre correctionnelle, assisté de Mes Jean Odin et Ehlinger. Il répondait d'une faillite qui s'est élevée à 2 milliards 262 millions d'anciens francs.

(Suite en page 2.)

—¡¡Que me quite «este la punta!!»

"ESPOIR" nouveau format

Nous avons reservé à nos lecteurs la surprise de cette amélioration d'« ESPOIR ». Encouragés par le succès de notre hebdomadaire, qui suscite l'intérêt d'une jeunesse que nous pouvons aujourd'hui atteindre, nous nous sommes lancés dans cette augmentation de format qui va graver de quelques milliers d'anciens francs de plus le budget de notre journal. Nous espérons que les lecteurs le comprendront et qu'ils feront de leur mieux pour recruter de nouveaux abonnés, pour resserrer le cercle autour d'« ESPOIR », pour que notre hebdomadaire vive et puisse améliorer sans cesse sa présentation.

Nos améliorations ne font que commencer. D'autres sont en vue. Elles seront réalisées, dès que le permettront nos moyens.

LA REDACTION D'« ESPOIR »

REPORTAGES

XI - CHINA, hoy

Por Víctor GARCIA

El número total de seres de todas las edades afectados por la «Hoping» es de 10.601 habitantes con una superficie total de 31.578 «mou» (2.085 hectáteas).

La mayor producción es la del maiz, a la que dedican unos 8.000 «mou», pero el algodón es la cosecha que más entradas ofrece a la comunidad.

El área dedicada a cada cultivo y el porcentaje de cada uno de ellos es el siguiente :

Cultivo	(1)	(2)
Algodón	*200*	*5.000*
Trigo	*150*	*5.000*
Maiz	*660*	*8.000*
Arroz	*250*	*2.000*
Patata dulce	*3.000*	*1.700*
Soja	*300*	*2.000*
Guisantes	*150*	*3.700*
Arboles frutales		*310*
Lúpulo		*100*
Vegetales		*290*

(1) : % por «mou» en catties (1 catti = 450 grs.).
(2) : área cultivada en «mou».

Cuentan además con 450 animales de tiro: bueyes y caballos en su mayoria, 836 puercos para semental y también varios burros. A las familias se les permite el jardin y mantener puercos y aves de corral. Más de 5.000 puercos pertenecen individualmente a las familias y alrededor de 1.700 «mou» están integrados por los jardines individuales, donde las familias cultivan flores y algunas legumbres de su preferencia. También, en el campo individual, la cooperativa cuenta con 12.000 pollos y 10.000 patos.

En el llamado «ciclo inferior», se calculaban los beneficios de acuerdo con las aportaciones que cada campesino había hecho, siendo la base, para el propietario de tierra, la del 40 por ciento y 60 por ciento para los propietarios de animales, entrando en este porcentaje la inversión que anualmente se efectuaba para la adquisición de nueva maquinaria y útiles.

Cuando la «Hoping» pasó a formar parte del «ciclo superior», se indemnizaron a todos los propietarios de animales y herramientas, pasando desde aquel momento, tanto tierras, como animales y máquinas, a ser propiedad colectiva.

La «Hoping», por ser una cooperativa modelo a la que vienen a parar todos los visitantes, merece especial atención y es por ello que cuenta con 5 tractores, 2 camiones, 1 bomba hidráulica, 2 segadoras para hierba, 5 segadoras para arroz y trigo, ambas de tracción animal y, añade el presidente, 1 altavoz.

La producción es integramente vendida al gobierno y el fruto de la venta es distribuido así :

6 % para reposición de herramientas ;

1,5 % para educación y asistencia social ;

10 % como impuesto agrícola ;

82,5 % indemnizaciones por trabajo.

Hay, en el área de la comunidad, 9 escuelas primarias, con asistencia de 1.497 alumnos y una de secundaria con 486 alumnos.

Las horas de trabajo son de 9 en verano y seis en invierno. A los ancianos se les suministra 30 «catties» de comida por mes y 1,50 yuan. Además, reciben 2 yuanes cada primero de año y 1 más por cada fiesta que se celebra. Hay otra subvención anual de 10 yuanes para ropas y cuando muere la comunidad coopera con 40 yuanes para el entierro.

El trabajo empieza a los 18 años y, en casos excepcionales, a los 16. El retiro no es de acuerdo con la edad, sino con el estado de salud del interesado. El sueldo promedio es de 1,50 yuanes, siendo los sueldos más elevados los ganados por los tractoristas. Los cargos son nombrados por asamblea y el gobierno manda técnicos repetidas veces.

EL PROSELITISMO SEGUN LA CLASSE

En una de las escuelas que mantiene la «Hoping», hay un buen puñado de niños que llevan su pañuelo rojo alrededor del cuello. Es el distintivo de *pionero* y sólo se permite a aquellos que destacan en su deseo de estudiar y buen comportamiento civico. Es la misma táctica empleada frente a los adultos. El acceso al Partido Comunista lo presentan como dificil y no basta desearlo. Liu, el cantonés, me dijo que hacía mucho tiempo que había solicitado el ingreso, sin que se lo hubieran acordado aún. Estaba, me decía él, bajo observación y sólo después de conocerse el informe de los «observadores», los cuales eran miembros del partido que, como vecinos, compañeros de trabajo o que frecuentaban los lugares que Liu frecuenta, se fijaban en sus acciones y en sus manifestaciones, las cuales tenían que demostrar su buen comportamiento frente a los ancianos, los niños y la población en general ; también tenía que mostrarse estudioso y revestido de un espíritu de sacrificio.

Si tuviéramos que dar un crédito total a las manifestaciones de Liu, el candidato a las filas del Partido Comunista Chino debería reunir condiciones de apóstol casi. La verdad es diferente. Existen dos varas de medir que se aplican según el candidato. Los intelectuales, por ejemplo, sufren inclusive coacción por parte de la dirección del Kung Ch'ang Tang para forzarles a aceptar el carnet del partido y esto se hace patente cuando vemos los guarismos que arrojan las estadísticas del Partido Comunista :

Campesinos	11.000.000
Obreros	1.800.000
Intelectuales	1.600.000

El número elevado de intelectuales que figuran como miembros del Partido Comunista, guardada la proporción frente a la totalidad de campesinos, obreros e intelectuales existentes en el país, es exagerado. Una cantidad casi igual de intelectuales y de obreros en el seno del Kung Ch'an Tang, cuando el sentido común nos obliga a aceptar proporciones de 1 a 30 y más entre intelectuales y obreros existentes en China, corrobora nuestros temores de que son diferentes las tablas de medir usadas para dar entrada a los nuevos miembros del Partido, según vengan del campo, del esfuerzo físico o del intelectual.

Es precisamente al haber usado un cedazo de rejilla tan espaciada, lo que permitió el alud de contradictores que le salieron a Mao Tsé Tung, cuando se aventuró a recomendar una mayor libertad de expresión en su célebre discurso de las «cien flores». La contradicción brotó del seno del propio Kung Ch'an Tang y ello fué debido, precisamente, a la entrada, poco tamizada, de los intelectuales en el seno del partido.

¿QUE PASA ENTRE KENNEDY Y FRANCO?

A titulo informativo y por lo sintomático de su publicación, que parece dirigida por los propios servicios de Prensa del Caudillo, reproducimos este artículo, aparecido en «ABC» de Madrid del día 19 de enero de 1962.

Cabe preguntarse si es que, realmente, el Tío Sam ha decidido cerrar la espita de los cuartos. Es la sola explicación que hallamos a esta violenta explosión anti-yanqui. Jamás se había leído en la Prensa española ataque tan desaforado contra los Estados Unidos.

«HIPOCRITAS»

Los que se amedrentan y atemorizan ante las explosiones termonucleares por vía de ensayo, y no tuvieron escrúpulos para lanzar la primera bomba atómica sobre los seres indefensos de Hiroshima ;

los que condenaron al fuego hombres y ciudades, y en Nüremberg se erigieron en jueces de los criminales de guerra ;

los que hoy, pusilánimes y temblorosos, llaman la atención sobre el peligro comunista, y se aliaron con el comunismo entregándole como botín patrias y culturas ;

los que alardean, vocingleros, de anti-comunistas, y, en el fondo, buscan anhelantes una fórmula de coexistencia que les permita vivir tranquilos, aunque millones de hombres continúen gimiendo como esclavos ;

los que firman alianzas y establecen bases estratégicas de carácter militar en países a los que llaman amigos, y luego los abandonan indiferentes y mudos cuando estos países se encuentran en el momento dificil ; (?) (Subraya la Redacción de « Espoir »).

los que incitan a la lucha por la libertad movilizando voluntades con espiritu de sacrificio, y después, iniciada la lucha, permanecen impasibles ante la represión brutal del enemigo ;

los que hicieron su historia y su grandeza volando buques y atribuyendo culpas para justificar la intervención armada en beneficio propio, y ahora se escandalizan de sus mejores discípulos ;

los que hablan de libertad de pensamiento y de libertad de Prensa, y de un modo sistemático, y con arreglo a prejuicios irreformables, ahogan ciertas noticias, las desfiguran o las inventan, y en vez de una censura inspirada, aunque cometa errores, en el bien común, crean tantas censuras solapadas y clandestinas como intereses sectarios o grupos de presión económica y política ;

los que presumen de anticolonialistas, y al exigir la independencia y la autodeterminación de los pueblos subdesarrollados, pretenden uncirlos al yugo de una total dependencia económica ;

los que quisieron o toleraron la división de Berlín, de Alemania, de Corea y del Viet-Nam, y se rasgan las vestiduras y atropellan el derecho por la división del Congo ;

los que facilitaron armas, brindaron aliento y proporcionaron la mayor propaganda gratuita a Fidel Castro, y se estremecen ante los horrores del sistema y, lo que es más grave, ante su enorme fuerza de contagio ;

los que mantienen relaciones diplomáticas con las naciones ocultas tras el telón de acero o el telón de bambú, y patalean si otros Gobiernos de la órbita occidental aspiran a seguir su ejemplo ;

los que juegan a mantener Gobiernos liberales sin apoyo popular auténtico y sin obra social entre las manos a sabiendas de su enorme debilidad para oponerse al marxismo ;

los que ofrecen millones en concepto de ayuda generosa, y abonan precios de hambre por la riqueza obtenida en los países a los cuales se ofrece ;

los que predican los derechos del hombre, y, sin embargo, le arrancan el derecho a la vida al impedir los movimientos migratorios, condenar al hambre a millones de ciudadanos y estimular sin preocupaciones morales el control de los nacimientos y el aborto ;

los que hablan de democracia de sufragio universal y de un hombre, un voto, y después condicionan el voto al pago de un impuesto, para evitar el voto de los negros pobres, o al conocimiento del inglés, para evitar el voto de los ciudadanos de raíz cultural distinta ;

los que exigen el respeto a las minorías, y ahogan con hábil y paciente terquedad a las que existen dentro de las propias fronteras ;

los que mientras favorecen las llamadas reivindicaciones territoriales de otras naciones mantienen con orgullo colonias inútiles en países soberanos ;

los que hacen del pacifismo y de la no violencia adagio y norma de conducta, y usan la fuerza cuando así lo consideran oportuno ;

los que a un tiempo atropellan al débil y observan una actitud de cobarde respeto frente al vecino poderoso que los ofende ;

los que se dicen defensores ardientes del mundo occidental, y abren, negociando a espaldas de Occidente, un portillo por el cual un río de divisas occidentales contribuye a aumentar la fuerza del comunismo ;

los que nos ofrecen su amistad y, a estas alturas y refiriéndose al descubrimiento de América, se atreven a escribir con carácter oficial : «It was no accident that the voyages which led to the discovery of America were led by an Italian. Italian seamanship was supreme. The exploration of the Western Hemisphere was a direct result of the inquiring mind of 15th century Italy» desconociendo y despreciando así la obra de España ;

los que eluden el vocablo Hispano-américa y no estarian dispuestos a consentir que se hablase de Africa latina ;

los que lisonjean al llamado catolicismo liberal y progresista, y buscando su colaboración y ayuda bajo el lema de comprensión, diálogo y caridad, acaban, cuando triunfan, persiguiendo y aniquilando a la Iglesia de Cristo.

Pero nada es tan oculto que no se haya de manifestar, ni tan secreto que al fin no se sepa. (San Lucas, XII, 2.)

En estos años hemos aprendido muchas cosas, tantas y tan graves, que a nuestros hermanos podemos repetir aquello de Cristo : «Guardaos de la levadura de los fariseos, que es la hipocresía».

Blas PIÑAR.

Gotas de miel y ajenjo

No se debe testimoniar reconocimiento y gratitud al que, simple y buenamente, cumple un rol de lucha y siembra social, con infinito placer y no por otra razón. Uno tiene devoción por los ideales y eso es todo.

⁂

Los estímulos deben ser de adentro y no de afuera.

⁂

Las vecindades han estado de fiesta con la navidad. Cohetes, músicas, y no me han dejado dormir. Entonces me he leído un libro, la noche del 24.

⁂

De la «Editorial Proyección», de Argentina, son estos tres libros : «La Revolución», de Landauer. «Niki» y «Requien por un campesino español», de Tibor Dery y Ramón Sender, respectivamente.

⁂

Cuando en su libro «La Revolución», Landauer dice : «el logro indestructible de las revoluciones pasadas, la *libertad de opinión* ya no podrá ser trabada duraderamente, y que los hombres decentes ya no serían colgados, sino, a lo más, puestos en prisión», se refiere, sin duda, a una revolución verdadera. No a una caricatura de raiz política o a un *puschts* de esos que hacen los milicos.

⁂

Una revolución que no destruya despotismo, que no asegure más libertad, y sobre todo de opinar, es golpe de mano fascista y no revolución auténtica. Landauer, no se refiere a la cáscara, sino a lo de adentro y tiene razón.

⁂

«Niki o la historia de un Perro», es una novela de Tibor Dery. Expone que ni los perros pueden vivir sin libertad. Sobre todo si se los educa sin violencia, presión del temor. Pero, además de libertad, amor. Y cumplimiento de la gran ley de la naturaleza, reproducirse.

⁂

Dos páginas tiene esta novela de 169, la 44 y 45, excepcionales. Una ética anarquista hay en esas dos páginas que resalta en humanismo luminoso. Condena del Poder, *totalmente. Y el abuso del poder, viene del uso. Ya la simple existencia de él, es abuso y crimen.*

⁂

«Requien por un campesino español», otra obra de Ramón Sender, vale mucho. Este Sender, mereceria ser anarquista, si ya no lo es.

J. TATO LORENZO.

DANS LE MEILLEUR DES MONDES

(Suite de la page 1.)

L'ancien sénateur se justifia alors en affirmant qu'au moment où on l'a déclaré en faillite, il avait au Vénézuela trois billets de 1 million de dollars chacun qu'on l'a empêché de toucher.

— Mais on m'a assassiné, a ajouté l'ancien sénateur. Ce sont les banques qui l'ont fait. Je n'ai pas gardé un sou. Il y a des jours où je n'ai pas bouffé. J'ai donné tout. Et j'avais apporté 6 milliards au pays... Mais on m'a scié... Je vous le répète, ce sont les banques. Mais moi, René Laniel, je ne suis pas à vendre ni pour un million ni pour un milliard. Je ne suis même pas à jouer. On m'a assassiné alors que depuis 1918 je dirigeais les affaires familiales.

Mais que fait donc le reste du clan ?

Les Grandes Familles font vraiment plaisir à voir !

⁂

UNE CONDAMNATION (A 2 ANS DE PRISON AVEC SURSIS) DE L'ECRIVAIN G. ARNAUD ANNULEE PAR LA COUR DE CASSATION

La Cour de Cassation vient d'annuler un jugement du tribunal militaire condamnant à deux ans de prison avec sursis l'écrivain Georges Arnaud, auteur du « Salaire de la peur ».

Ce jugement, prononcé le 17 juin 1960, se référait à des faits qui s'étaient déroulés le 18 avril de la même année (Georges Arnaud avait été arrêté pour avoir assisté, à Paris, à une conférence de presse de Francis Jeanson, recherché pour aide au F.L.N.).

Mais le tribunal militaire avait fondé sa condamnation sur une ordonnance du 4 juin 1960, c'est-à-dire postérieure aux faits. C'est pour cette raison que la Cour de Cassation a annulé ce jugement.

G. Arnaud ne fait pas partie des grandes familles.

Mais, cette annulation de jugement signifie-t-elle qu'il sera jugé à nouveau ?

« Quinet », de F. Aláiz.
El libro que no debe faltar en ninguna biblioteca.
5,00 NF.
Pedidos : Servicio de Libreria. — 4, rue Belfort. — Toulouse (H.-G.).

LIVRES - CRITIQUE LITTERAIRE

Con pluma ajena

JUICIOS SOBRE DOS LIBROS

Sobre el libro «La guerra civil española», de Hugh Thomas, acabado de editar en español por la editorial de París «Ruedo Ibérico», escribe en «Le Canard Enchainé», Robert Escarpit:

«Este libro es un coloso microcéfalo, por otra parte bien proporcionado, vigoroso como un atleta olímpico, limpio y bien-pensante como lo son los boys-scouts, distinguido y bien parlante como debieran serlo los estudiantes de Ciencias políticas pero no está en el asunto... Nada tiene de extraño, desde luego; el autor se envanece de que tenía tres años cuando estalló la guerra de España y seis cuando terminó. Por otra parte, es inglés o sea que pertenece al único gran país de Europa para el cual la guerra de España apenas tenía sentido alguno.

Esto es seguramente lo que explica que al leerlo, me siento molesto y hasta irritado. Todos aquellos para quienes la guerra de España es un recuerdo, una experiencia y hasta una cicatriz mal cerrada experimentarán seguramente la misma sensación en diversos grados. Todos los hechos o por lo menos los más significados están expuestos honradamente, sin afeites, sin complacencia, sin odio, inteligentemente dispuestos, incluso ordenados a veces con un asombroso sentido de la narración pluridimensional, pero no es «eso». Falta lo esencial, un aspecto que por otra parte no es seguramente lo mismo para todo el mundo. Falta el miedo, el odio y el entusiasmo. Falta el teatro. Falta el gusto de polvo y de amargura, falta — ¡oh, difunto Malraux! — la ilusión lírica y la esperanza. Falta la vida.

Es raro que se pueda tocar así con el dedo la traición de la historia «non engagée» y que se pueda ver la imagen desesperadamente falsa que la posteridad se hará de las cosas que se han vivido, que se viven todavía. Porque Hugh Thomas parece ignorarlo, pero la guerra de España no ha terminado. Lo que condiciona actualmente toda la política de la izquierda europea son las cuentas por liquidar después de Barcelona o Madrid. Allí nacieron los recuerdos y se crearon los reflejos que ahora impiden la formación de un frente popular en tal o cual país; fué a propósito de la «no-intervención» cuando se reveló por primera vez la división profunda del movimiento socialista.

Por otra parte, la guerra de España no es más que el detalle más coloreado de un cuadro que todavía está lejos de haber sido terminado. Haciendo en julio de 1936 mi aprendizaje de periodista, tuve al recorrer Europa conciencia de la especie de conspiración fascista que, sin hablar de Alemania y de Italia, agitaba en Gran Bretaña a los pálidos y sombríos discípulos de Oswald Mosley y en Francia, mucho más peligrosamente, a los que preparaban la traición de 1940. Un cuarto de siglo más tarde, forzoso me es reconocer que todo continúa.

Por eso el libro de Hugh Thomas sigue siendo útil y hasta indispensable para todos los que quieren tratar de comprender o bien de recordar. Es preciso que se sepa, es preciso que se aprenda o que se vuelva a aprenderlo si es que se vivió y luego se olvidó: cuando en España se presentó la prueba de una opción tajante entre la ley de pueblo y la de la mentira oligárquica, entre el derecho a la vida y la obediencia al pasado, entre la conquista de la tierra por los hombres y la resistencia de los egoísmos disfrazados de valores espirituales y de intento no hablo ni de libertad ni de justicia, entonces estábamos de un lado nosotros y del otro ellos. Nosotros, la izquierda, desde los anarquistas hasta los liberales, desde los comunistas hasta los pálidos socializantes, republicanos o simplemente leales, intelectuales, soldados, trabajadores, gentes humildes, personajes importantes, idealistas extravagantes, violentos desesperados. Ellos, la derecha, las gentes situadas, los propietarios de poco, los propietarios de mucho, los mediocres que se agarran, los arrivistas que han llegado, los militares que sirven la carrera de las armas y no a la nación, la finanza, la finanza internacional que calcula la colocación de su dinero, la Iglesia.

Porque, sobre este último punto, la objetividad de Hugh Thomas es implacable. Nadie desea más que yo que los católicos de izquierda puedan conciliar su pertenencia a la Iglesia y su opción política... ¿Qué harán cuando de nuevo un Pacelli despida a los curas vascos llegados para hablarle del martirio de su pueblo y de su Iglesia? ¿Cómo reaccionarán cuando de nuevo el Vaticano cubra a un Franco con su autoridad, le conceda su reconocimiento y le felicite por una atroz victoria? El hecho de que también se fusilase en el campo republicano no explica ni excusa este enrolamiento de la Iglesia en la Cruzada antipopular.»

★

Sobre «El Gran Engaño», de Burnett Bolloten, escribe Antonio Elda en «Le Socialiste»:

«Burnet Bolloten, un galés que abandonó su nacionalidad inglesa para hacerse norteamericano, ha escrito un libro titulado «El gran engaño». («The grand camouflage») que trata de ser una historia de la guerra española. El hecho de que la edición castellana sea lanzada desde Barcelona y prologada encomiásticamente por el director del Instituto de Estudios Políticos, ya es demasiado significativo sobre su alcance propagandístico. Lo dice todo sobre el autor y su libro. «El gran engaño» es una obra al servicio de la teoría falangista del papel asumido por Franco para contener al comunismo que se había apoderado de España subrepticiamente, después de eliminar las personas que le estorbaban. ¡Vaya novedad que nos trae Bolloten!

Este libro es una obra premeditadamente incompleta de la guerra en la zona republicana. El autor dispone de una teoría sobre la actividad del comunismo en España, y todo lo que refuerce esa teoría le sirve a Bolloten. Lo demás, no interesa. Los testimonios, las cifras, los recuerdos, todo eso es cierto siempre que sirvan a Bolloten para respaldar su criterio personal sobre el zarpazo comunista. Pero su libro no es una historia imparcial de lo que sucedió en la España leal. Bolloten termina la obra cuando Largo Caballero fué desalojado del Gobierno. ¿No pasó nada después? ¿No tienen interés los importantes sucesos que, posteriormente a la expulsión de Caballero, vinieron a desenmascarar al Partido Comunista? ¿Por qué Bolloten hace caso omiso de lo que sucedió después? Sencillamente porque no interesa a los fines que persigue con su libro.

Bolloten trata de explicar la forma cómo el Partido Comunista fué apoderándose de los resortes del poder político y militar para dominar toda la zona republicana y ponerla al servicio de Rusia. Es decir, lo que sucedió en Checoeslovaquia, en Cuba y en otros países. Todo lo que dice Bolloten de España es verdad. No hay por qué negarlo. Ni hace falta que lo diga Bolloten, ni Franco, ni el archipámpano de las Indias. Lo hemos dicho nosotros; lo han dicho los cenetistas y los republicanos; y lo han confirmado testigos excepcionales, como son Jesús Hernández, Enrique Castro y Valentín González. ¿Cuál es la novedad que pretende ofrecernos Bolloten?? Ninguna. Su libro puede tener algún valor propagandístico, pero como historia es un fracaso. Uno más entre los muchos publicados. Lo que Bolloten se calla como zorro viejo es que el comunismo no dijo la última palabra en la zona republicana.

La técnica literaria de este libro de propaganda es lo más hábil que tiene. Bolloten respalda cada opinión con citas y consultas efectuadas en bibliotecas y entre los exilados. Son, pues, datos verídicos, aunque interpretados al servicio de los fines que persigue el autor. Este sistema viejo de utilizar citas fragmentariamente para respaldar una afirmación es una habilidad que no engaña a nadie. Un escritor sagaz, o un jurista, o un delincuente, pueden hacer que una opinión aislada contradiga la opinión completa de una misma persona. Así, por medio de citas y párrafos seleccionados hábilmente, el Papa Pío XII puede aparecer como un extremista revolucionario y Fidel Castro como un fraile trapense. Hitler y Stalin conocían muy bien este sistema capcioso para liquidar a sus enemigos. Bolloten es un aprendiz aventajado.

Este señor se pasó varios años escribiendo cartas y solicitando informes a infinidad de exilados. Estoy seguro de que casi todos creyeron que iba a escribir una historia favorable a la República. Sus informadores nos sentimos desilusionados y arrepentidos, no porque lo que dijimos a Bolloten no se pudiera decir en cualquier parte, que todo fué dicho ya, sino porque ha sido utilizado en un libro antirepublicano.

Tenga la certeza el señor Bolloten de que los españoles exilados pueden escribir libros y más libros contra cualquier personaje o partido pero con seguridad no van a solicitar datos a los que luego van a atacar.

No vale la pena explicar a Bolloten que ciertos hechos no fueron como él cree, a pesar de las abrumadoras citas y párrafos copiados, mucho más interesantes que el propio texto del autor. Se necesita ser un historiador falso para pretender que los hechos de ayer se sucedieran como los vemos hoy. No. La historia debe ser interpretada y analizada de acuerdo con el ambiente, circunstancias y motivos que tuvieron en el mismo momento de producirse los hechos. Un párrafo no es un programa político, ni un comentario periodístico es una declaración reglamentaria.

Lo que Bolloten se calla astutamente al terminar su libro con la expulsión de Largo Caballero del Gobierno, es la reacción posterior del pueblo español. Esa es la puñalada trapera del libro. Bolloten quiere dar la sensación de que, al finalizar la guerra, el Partido Comunista era dueño total de todos los resortes del país. Las nuevas generaciones que no conocen bien este acontecimiento, pueden pensar que, después de Caballero, la guerra terminó con el triunfo de Franco sobre el comunismo soviético que había conquistado a la España republicana. El pueblo español, demócrata y socialista, queda ante la historia como una colectividad sin rebeldía ni aspiraciones de libertad. Esto es una falsedad monstruosa que Bolloten alimenta en su libro. Para eso fué escrito.

El comunismo fué vencido en la propia España republicana sin necesidad de Franco ni de sus ejércitos alemanes e italianos. Fué vencido tardíamente, es cierto, pero en forma sangrienta y enérgica que damostró el grado de indignación que había colmado la conciencia libre de socialistas, cenetistas y republicanos. Las jornadas de marzo de 1939 en las calles de Madrid para romper la mordaza que el Partido Comunista trataba de apretar definitivamente; la disolución de la J.S.U. y la creación de las auténtivas Juventudes Socialistas; la huída de los principales jefes comunistas, asustados ante cualquier ajuste de cuentas; la expulsión de Negrín, Alvarez del Vayo, Domínguez y otros de su partido y otros sucesos similares que Bolloten oculta taimadamente, tienen un alto valor simbólico. Estos hechos reivindican al Partido Socialista y al pueblo español de la acusación de Bolloten de haber tolerado al comunismo silenciosa y resignadamente. Que esta reivindicación llegara tardíamente no le quita nada de grandeza a su rebeldía inicial para liberarse de un comunismo que estaba al servicio de Rusia.

Todo esto lo oculta Bolloten al terminar su libro precipitadamente, dejando truncada así una historia que él convierte en media historia. Por eso, «El gran engaño» es una solemne patraña y el único engañado es el que compre el libro creyendo encontrar algo que valga la pena. ¡Eso sí es un gran engaño!

Antonio ELDA».

★

Consideramos lógicos y atinados los conceptos de Antonio Elda sobre «El Gran Engaño», de Bolloten, por lo menos en muchos de sus aspectos. Sin embargo, en honor de la verdad y en descargo del autor, debemos decir que «El Gran Engaño» es el comienzo de una obra más amplia y completa, que seguramente no verá la luz jamás. A nosotros ha llegado la noticia de que Burnett Bolloten ya no existe y de que son sus herederos o las personas entre cuyas manos quedó depositada su obra, los que han hecho de ella el uso, favorable al franquismo o a la teoría franquista del alzamiento contra el comunismo, que indigna a Elda y con él a muchas personas más. La versión de la muerte de Bolloten nos ha sido dada por un compañero. Ignoramos si ello es cierto. En todo caso, exculparía al autor de «The Grand Camouflage» de algunas responsabilidades de que le hace reo su enjuiciador. — N. de la R.

Teatro español en Toulouse

El sábado, 13 de enero, el T.E.U. (Teatro Español Universitario) de la Facultad de Medicina de Barcelona presentó en Toulouse «Los cuernos de Don Friolera», esperpento de Valle-Inclán. Días antes, y en la misma sala, el grupo «Los Amigos del Teatro Español de Toulouse» presentó «La hija del Capitán», otro esperpento del mismo autor.

A muy pocos días de intérvalo, hemos podido apreciar dos magníficas realizaciones teatrales, diferentes en su concepción, pero análogas en el fondo.

Por un lado, un grupo acostumbrado al teatro moderno y que solicita de nosotros un gran esfuerzo de comprensión: el grupo de Toulouse. Por el otro, y este es el objeto de estas líneas, el grupo barcelonés, con muy buena voluntad, bastante ingenuidad, ganas de aprender —estamos despistados, decía su director, mientras desmontaban los decorados—, y un loable propósito de divulgar, no la teatralidad, sino el teatro español (preocupación compartida también por el grupo de Toulouse).

Es alentador, para hoy y para mañana, que compañías españolas representen esperpentos de Valle-Inclán, que lo hagan por gusto e inclinación, aparte de toda consideración de circunstancias y de snobismo, sólo animadas por el propósito de dar a conocer un autor interesante, ausente de las escenas españolas, cuando, para el bien de todos, debiera frecuentarlas, aunque sólo fuera de tanto en tanto, para clarificar pensamientos y opiniones (particularmente en los jóvenes), y contribuir a la creación del lenguaje que todos los españoles debiéramos hablar sin diferenciación alguna: lenguaje del pueblo, de la realidad viva, lenguaje de libre afirmación personal.

Todo esto viene a cuento, porque los dos esperpentos aludidos se prestan a estas consideraciones. Porque son teatro popular por excelencia, pese a las dificultades de representación que las dos compañías resolvieron satisfactoriamente, cada una en su estilo, para hacernos asequibles unos personajes grotescos y caricaturales, representantes de los hombres de sociedad. Es decir, de los que, a pesar de vivir como los demás, se han divorciado del hombre de carne y hueso, para no ser más que hombres de servicio, desprovistos de toda humanidad, —los militares, en los dos esperpentos—, hombres de paja, —el rey de «La hija del capitán»—, etc, etc.

En resumen teatro de vanguardia, teatro de hoy, teatro de siempre, por ser teatro de libertad. El único que resiste a los achaques del tiempo en todos los escenarios del mundo por recoger las realidades de su época y ridiculizar lo condenable que suele ser siempre lo mismo: el principio de autoridad, la incongruencia del ejército, la imbecilidad del clero, exponente del dogma incompatible con la constitución humana, y en fin, todos los tabúes que coaccionan al hombre para desviarlo de su verdadera personalidad.

A modo de fin de fiesta, Manuel Cano, unos de los actores de la tropa, recitó unos poemas. Su sensibilidad, su costumbre y familiaridad de la poesía, aliadas a una gran facultad de matización, trasladaron nuestra imaginación por los caminos andariegos de León Felipe: «¡Qué lástima!». Juan Ramón Jimenez: «Viaje definitivo». Fernando Villalón: «Diligencia de Carbona», y de Francisco Villaespesa: «Las fuentes de Granada».

Y así terminó nuestra velada, con la imaginación volcada sobre la tierra de España, en compañía de Valle-Inclán, del T.E.U. de la Facultad de Medicina de Barcelona y de cuantos allí estaban presentes, todos en espera de otras representaciones de la misma calidad.

SAMI.

LA GRAND'MERE MOSES est morte

(Suite de la page 8.)

me elle a travaillé durement), est bien plus serein, en paix avec le monde et avec soi-même; et la contemplation de cette paix nous fait du bien. Discrètement, elle nous met en présence de valeurs importantes que notre société dénaturée tend à oublier ou à écraser. En regardant l'œuvre de cette femme extraordinaire, ces paysages, ces villages, ravissants, mais jamais doucereux — paysages de sa jeunesse, paysages de son âme surtout — nous éprouvons un peu de nostalgie, certes, mais en même temps la caresse d'une brise fraîche et un singulier soulagement qui nul autre peintre contemporain des U.S.A. ne sait nous procurer. Face aux peintres « abstraits », à l'éffrondrement de la forme, à un art contemporain qui reflète en grande partie la perversité et la laideur, le désordre et l'angoisse d'une société décadente, Anna Mary Robertson Moses a chanté en couleurs « la beauté du monde ».

James PARKNER.

Lisez :

« Sociologie fédéraliste libertaire » d'André Respaut (3,50 NF).

« La Pensée chinoise », de Paul Cille (0,50 NF).

Demandez-les au : Service de Librairie. — 4, rue Belfort. — Toulouse (H.-G.).

COLLABORATION

Comentario

Sobradísimo de "razón"

¡Qué verdad es, que «donde menos se piensa, salta la liebre»! Porque, ¡vamos! nadie podía prever que Jawaharlal Nehru, el hombre que gozaba de ser todo paz, a los quince años de incesantes peticiones de entrar en diálogo con el Gobierno de Lisboa, para dar solución a las justas reivindicaciones de la India sobre Goa, sin más resultados que la tajante y repetida afirmación de Oliveira Salazar de que «Goa pertenece a la soberanía territorial portuguesa», y ni hablar del caso, con un rotundo, ¡basta! se soltara el turbante y a mandobles y cintarazos recuperara para su pueblo esa porción de tierra hindú, que tantas veces le fué negada. Hecho enteramente «anormal», pues, a nuestro modesto entender, lo más «sensato» hubiera sido esperar unos quinquenios más hasta que el asunto viniera a punto de caramelo diplomático, y, entonces, ver de resolverlo por vía de « cordiales» conversaciones ; tal hacen los Grandes para «solucionar» sus pleitos. Pero como Nehru no lo ha hecho así, resulta que su gran reputación de hombre-malva ha quedado «malparada». Y todo, amigo lector, porque un «simple» desarreglo de la maquinaría de su paciencia lo echó todo a rodar.

Por lo tanto, nada tiene de particular que el Gobierno salazarista, sobradísimo de «razón», se muestre indignado y grite, ante el mundo libre, la gran injusticia que supone haber despojado a Portugal de esa zona ultramarina, situada en la costa occidental de la India, de la cual una expedición de portuguesiños, al mando de Alfonso de Alburquerque, en 1510, se adueñaron, con sólo poner pie en ese trozo de territorio hindú, plantar la bandera lusitana y dictar : esto es nuestro. Y en paz. Y para confirmar los títulos de esa «propiedad», allá fué el padre Francisco (hoy San Francisco Javier) a derramar sobre los indígenas la «verdad» de la Iglesia católica, apostólica, romana, mientras lo «mejorcito» de la nación portuguesa, enfervorecidos de «catolicidad», hacían su buen agosto a costa del esfuerzo de los nativos. Cuya obra «civilizadora», después de cuatrocientos cincuenta años de permanencia en aquel lugar de la India, que actualmente cuenta con una población de 650.000 habitantes, entre los cuales hay un número muy reducido de europeos, da un balance de un 75 % de analfabetos, y solamente son católicos el 36 %. Como se apreciará, no puede presentarse «mejor» cosecha civilizadora en tan «cortísimo» tiempo de mangoneo colonialista en los tres enclaves : Goa, Damao y Diu.

(A propósito de San Javier. Cuentan, quienes no dejan peana sin hurgar, que hace unos años, cuando paseaban procesionalmente por toda la España franquista el brazo del Santo, reliquia veneradísima, de la noche a la mañana le apareció un gran furúnculo, del cual dieron testimonio dos conocidos médicos españoles, por lo que el hecho se consideró auténticamente milagroso, aunque a los tales doctorcitos no les entrara en el melón que tamaño grano pudiera aparecer en un brazo de cera, muy guardadito en una urna de cristal y entre algodón en rama. Y es que los «milagros», si no son así, dejan de serlo, y no interesan.)

Desde luego, escarbando en el asunto de Goa, salta a la vista como Nehru, a «falta» de motivos suficientes para zanjar por la tremenda el caso, ignora las reglas del arte de las engañifas políticas, que tanto se cotizan en este mundo de trapisondas. De ahí que cuantos en estos días censuran acerbamente a Jawaharlal, sean los mismos que veinticinco años atrás cubrían de elogios al doctor Salazar, excelente compadre del maestro de las grandes «verdades», cuando metió la nariz en la guerra española contra el fascismo, ayudando con «voluntarios» y material bélico a unos «insignes» generalitos españoles, que derramaron todo su caudal de «amor» patrio sobre España, al alzarse en armas contra la legalidad republicana española, para con la victoria de su «cruzadita» imponer al pueblo español las «delicias» de la «democracia orgánica», en la cual la «justicia» y la «libertad» prevalecen en tales grados, que se hace dificilísimo hallar un español, de verdadera solera, que hable «mal» de ella. Pues no en balde la forjó y la acaudilla el más «iluminado» de todos los Pacos salidos de vientres de hembras.

Mas no hizo alto ahí la acción auxiliadora del presidente del Gobierno portugués a los de la «cruzada de liberación», pues con el «mayor» respeto al derecho de asilo y con harto «dolor» de su corazón «cristiano», ordenó la detención y entrega, a los «soldaditos» de Franco, de cuantos republicanos españoles buscaron refugio en Portugal, al caer Badajoz en poder de los «nacionales», los cuales, con el pecho cubierto de escapularios y de medallitas con la imagen del Señor, en las que se leía, «detente, bala», se encargaron de fusilar a unos y de lidiar a otros, cual a reses bravas, en la plaza de toros badajocense, ante el júbilo y presencia de muchos, a quienes, tiempos antes, a pesar de su marcada hostilidad a la causa republicana, los «rojos» no infirieron el menor daño, sin que tamaña barbarie suscitara la más leve protesta de la Iglesia, ni de cuantos hoy demandan justicia contra Nehru. Y es que, realmente, mientras Salazar lo hizo «por Dios y por España», el jefe del Gobierno de Nueva Delhi lo ha hecho sólo por la India. Y, claro, no es igual Claudio Coello, que cuello claudio. He ahí la diferencia.

Por eso, en tanto el Gobierno del Caudillo, en pago a cuanto debe al de Oliveira, en su declaración oficial sobre Goa ha manifestado, con singular «vergüenza», «su repulsa ante cualquier procedimiento de agresión y de violencia» y que «España, ligada entrañablemente al país fraterno, no puede permanecer silenciosa», el señor Barroso, como ministro del Ejército español, ha hecho saber a su colega portugués, Mario Silva, «su indignación y sus sentimientos de solidaridad y el de las fuerzas a sus órdenes», agregando : «Las pocas naciones que, como las nuestras, rinden culto al honor, a la caballerosidad, a la justicia y a las leyes de la convivencia («modestito» que es el ministro), tienen que cerrar aún más sus filas para defender estas virtudes fundamentales...».

Menos mal que la cosa no ha pasado de ahí. Porque si, haciendo gala de su «honor», les da por «movilizar» otro millón de bayonetas, como el que «movilizaron» para la defensa de Berlín, cuando la pasada guerra mundial, el cual no enviaron a Hitler porque solamente le hizo falta la División Azul, menudo «susto» le hubieran dado a Jawaharlal.

Claro que Salazar, como no tiene pelo de tonto, dirá, por lo «bajini», a don Paco : Oye, mancebo, menos «tongo» y más salero. Que nos conocemos, ¡ea!

Salvador INIESTA.

NOCION DEL EQUILIBRIO

Antes de ponerme a escribir dí tres vueltas alrededor de la máquina. Muy pocas veces escribo. Falta, en ocasiones el tiempo y en otras el motivo escapa, fugitivo, antes de asentarlo en el papel.

Pero he aquí que en el número 7 de «Despertar» veo cinco menciones — directas o no — a una misma questión. Puede ser ésta la sexta, en sentido de disconformidad hacia el tono de lo que no son polémicas, sino resabio de personalismo. Pero no es, no, una sexta. Creo que en verdad deben promoverse debates en torno a ciertos problemas concretos. Y que, si «de la discusión no nace la luz», tiene ésta la virtud de suscitar inquietudes y revivir ideas cuando quienes escriben no lo hacen con el ánimo de rebatir «adversarios», sino con el de inclinarse al estudio y cooperar en un codo a codo para resolver problemas.

El movimiento no debe estancarse en la inmovilidad mental ni en el repetir de tópicos o de gestas. Lo eficaz es observar el presente y proyectar el pensamiento hacia el futuro. Y esto comporta, no pocas veces, choques de opiniones.

Solamente que, cada compañero que rebate juicios o pareceres de otro, no habría de tener en cuenta el nombre de quien ante expuso lo que a él le parece erróneo. Por lo menos no habría de tenerlo en cuenta con un afán ventajista. Se discute la opinión, no al hombre. Puede éste ser digno y errar o acertar, sin dejar de ser un perdulario.

En una ocasión se me propuso editar un folleto conteniendo una polémica que llegó a ser célebre. Contesté que sí, pero a condición de eliminar de los textos todo ataque (e insulto) personalista. Como la pasión podía más que el buen juicio, no fuí yo quien editó el folleto. No lo hubiera hecho sin esa solución de equilibrio... mental.

Sin embargo, hace unos diez años se me cortó a mi una serie de artículos — que no despertaron polémica — en los que me refería a previsiones que sucedieron tal y cual las presentaba en su evolución posible. Y no atacaba a éste o a aquél, sino a una corriente «revisionista» que destrozó en aquel tiempo a un movimiento que ya no se ha rehecho más. Se temía — se me dijo — una polémica.

No. No es posible, no he de ser partidario de ninguna medida que coarte el derecho a opinar. Sería tanto como solidarizarme con quienes quieren amordazarnos a todos, justamente ahora, no más lejos que hoy. Como no puedo solidarizarme con la responsabilidad histórica en que incurriríamos silenciando la opinión en torno a cuanto ocurre en Cuba. Callar, parece otorgar. Por ahí yo no paso y no creo que pueda nadie pasar. Los motivos que han inducido al S.I. a «recomendar» silencio, han pasado ya. Han quedado anulados ante la campaña realizada por liberar a un preso que simboliza todos los presos de Cuba. ¿Cómo y a santo de qué, después de eso, guardar silencio? Se habla en Argentina, en Uruguay, en EE.UU., en México, aquí y donde hay hombres. ¿Y hemos de callarnos nosotros? En verdad, lo que sería necesario, es que incluso, orgánica y responsablemente, tomara el movimiento español una actitud, una posición y la declarara a los cuatro vientos, como hubo de hacerse, en la época, ante el sesgo que tomó la revolución rusa. Y para fijar una posición que, además de ser lógica, dé base sólida a un gesto responsable, nada mejor que aportar datos y expresar criterios a través de nuestra prensa.

Para evitar que los debates degeneren en polémicas absurdas, personalistas, en las que se pierde hasta la medida y el origen del debate, tenemos una solución simple y expeditiva a nuestro alcance. Cuando a las redacciones de nuestros periódicos lleguen artículos impregnados de personalismo, con la más mínima alusión personalista, procede devolver el articulo al autor indicándole : **suprime lo que bien sabes que sobra y se publicará, si lo envías de nuevo sin expurgar va al cesto : NO OLVIDES QUE DISCUTES UNA OPINION, NO A UN COMPAÑERO.**

Pero que ésto no sirva de pretexto para cortar la palabra a un compañero que discuta una posición orgánica, incluso un

(Suite en page 5.)

« U M B R A L »
Revista de arte, literatura y estudios sociales

Sumario del número 1

José Guiraud: « La Sultana isla de Mallorca».
Federico Avila: «La tristeza boliviana».
T. F. Cano Ruiz: «Nuestro romance en las «Sociétés Savantes».
J. F.: «Luis Van Beethoven (Familiaridad con los músicos)».
Manuel Ballesteros Gaibrois: Participación de España en la independencia de Estados Unidos».
Prat de la Riba: «Renacer» (fragmento).
Fernando Valera: «Una velada con los poetas árabes de Andalucía».
Campio Carpio: «Buscando el camino por la ruta de los maestros».
Avenir Rosell: «Las penetraciones idiomáticas».
Volga Marcos: «Huasipungo».
J.F.: «Exposición Lamolla en Dreux (Arte y artistas)».
E. Armand: «Notas sobre Rabelais y su abadía».
«La Escena», «La Pantalla», «Noticiario», «Mesa revuelta», grabados y notas de interés.

Precio de «UMBRAL»: ejemplar, 0,80 NF., suscripción año: 9,60 NF.

Sostener y divulgar «UMBRAL» es contribuir al desarrollo de la cultura antifascista y libertaria.

Para pedidos: Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e^), C.C.P. 1350756, Paris.

FEUILLETON « ESPOIR » **Número 7**

LA COMUNA
(LA COMMUNE)

Trad. : J. RUIPEREZ **Ediciones C.N.T.**

Por Luisa MICHEL

Las primeras víctimas fueron los alumnos de una pensión de Neuilly (à la puerta de una iglesia donde sin duda iban a rezar por el señor Thiers y la asamblea nacional). El cañón hería al vuelo.

Dos ejércitos en marcha sobre París, el uno por Montretout y Vaucresson, el otro por Reuil y Nanterre, se reunieron en la encrucijada de los Pastores, sorprendiendo y degollando a los federados de Courbevoie. Después de haber comenzado por retroceder, los federados que quedaron vivos, sostenidos por los francotiradores garibaldinos, se replegaron. La tarde misma Courbevoie era recuperado Encontráronse alieados en el pretil todos los cadáveres de los prisioneros.

La salida fué entonces decidida inmediatamente.

Los ejércitos de la «Commune» pusiéronse en marcha el 3 de abril a las cuatro de la mañana.

Bergeret, Flourens y Ranvier mandan del lado de Mont-Valérien, que se creía neutral; Eudes y Duval del lado de Clamart y de Meudon, que iban a Versalles.

Hemos dicho ya que el comandante del Mont-Valérien, habiendo prometido a Lullier, enviado por el comité central, la neutralidad de este fuerte, se había apresurado a prevenir de ello à Thiers, el cual, a fin de que un oficial del ejército francés no faltase a su palabra, le había sencillamente reemplazado por otro que nada había prometido; y ese otro era el que por la mañana había comenzado el fuego.

El pequeño ejército conducido por Flourens con Cipriani como jefe de estado mayor, se separó en el puente de Neuilly; Flourens siguió por el pretil de Puteaux, hacia Montretout, y Bergeret por la avenida de San Germán hacia Nanterre; debía reunirse en Rueil, con unos quince mil hombres; y a pesar de la catástrofe de Mont-Valérien, la mayoría de los federados prosiguieron su marcha hacia el punto de reunión.

Algunos, extraviados en los campos, en torno del Mont-Valérien, volvieron a Paris uno por uno; los dos cuerpos de ejército se encontraron en Rueil, en donde sostuvieron el fuego del Mont-Valérien, que tiraba sin cesar.

Sólo cuando la tierra estuvo cubierta de muertos los que quedaban vivos se retiraron.

Los versalleses establecieron, en la encrucijada de Courbevoie, una batería que ametrallaba el puente de Neuilly.

Gran número de federados habían sido hechos prisioneros.

Gallifet, en el momento mismo en que Versalles rompía el fuego, enviaba la circular siguiente, que no dejaba la menor duda acerca de las intenciones del gobierno:

«La guerra **ha sido declarada por las bandas de París.**

«¡Han asesinado a mis soldados durante los días de ayer y hoy!

«Y una guerra sin tregua y sin piedad es la que declaro a esos asesinos.»

«No se olvide que el país, que la ley, que el derecho por consiguiente, están en Versalles y en la asamblea nacional, y no con la grotesca asamblea que se intitula « Commune ».

Gallifet escribió esta proclama en la alcaldía de Rueil, sin siquiera tomarse tiempo para enjugarse la sangre de que hallábase cubierto.

El pregonero que la leía, entre dos redobles de tambor, en las calles de Rueil y de Chatou, añadía de orden superior:

«El presidente de la comisión municipal de Chatou previene a los habitantes, en interés de su seguridad, que los que dieren asilo a los enemigos de la asamblea serán juzgados con arreglo a las leyes de guerra.»

Este presidente se llamaba Laubeuf.

Y las buenas gentes de Rueil, Chatou y otros lugares, oprimiéndose con ambas manos su cabeza para asegurarse de que aun estaba sobre sus hombros, miraban si no pasaba algún fugitivo de la batalla para entregarle a Versalles.

El cuerpo de ejército de Duval combatía desde por la mañana contra varios destacamentos del ejército regular, unidos a algunos

INTERNATIONALE

NUESTRAS ASAMBLEAS

El somero análisis a que voy a librarme no es cosa fácil, porque la Asamblea, particularmente en nuestros medios, goza de gran consideración y de un crédito a toda prueba. Conste, pues, que si me decido a escribir estas líneas no es para negarles un valor que les reconozco, sino para intentar situarlas en el lugar que les corresponde, de acuerdo, naturalmente, con el concepto que personalmente me merecen.

Todos aceptamos sin discusión que la Asamblea es soberana, que nos permite comparar criterios, profundizar en los problemas, estudiar las alternativas de la lucha y tomar acuerdos que den a nuestras actividades un máximo de posibilidades constructivas. Si le damos su verdadero carácter, si no la transformamos en plataforma donde se discute lo secundario o en tribuna que nos ofrece la oportunidad de enfrentarnos con otros compañeros que no gozan de nuestra simpatía, es indiscutible que aparece como el nexo de unión de los militantes el punto de partida de confrontaciones más generales y la base en que debe reposar el entendimiento colectivo. Es el todo, además, si ofrece a cada militante la posibilidad de expresar sus opiniones en un ambiente de verdadera comprensión y camaradería y si nos servimos de ella para cubrir, animados del mejor espíritu, los objetivos prácticos que con nuestra acción hemos de perseguir

Si discurre por otras vías, puede ser nociva y transformarse en freno de nuestras actividades. Convocarla a cuenta de no importa qué, reunirla para tratar aspectos de funcionamiento que son incumbencia de los Comités, constituirla para debatirnos en discusiones estériles o para ocupar el «tiempo libre», me parece contraproducente y perjudicial. En lógica, sólo deberíamos recurrir a ella para cosas importantes, ya que cuando se convoca sin razón, aparece como un cuerpo enfermo que refleja la pequeñez del asunto que se discute. Quiero decir con esto, que su validez se vé justificada en el contenido elevado de sus debates y en la justeza de las decisiones que se adopten en nombre de la colectividad, y no en la simple circunstancia de que nos permita reunirnos para «platicar» largo y tendido sobre cuestiones de poco o de ningún alcance.

Tengo el convencimiento, por ejemplo, de que a los Comités que elegimos hemos de darles ciertas prerrogativas, para que no se vean constantemente en la obligación de referirse a la consulta asambleísta. Si hemos designado a unos compañeros para que nos representen, es de suponer que merecen nuestra confianza y si la tienen, nada justifica que a lo largo de su mandato se vean con frecuencia en la necesidad de recurrir a la militancia por un quítame esta paja. Los compañeros elegidos saben cuál es su misión, no desconocen la línea que se tiene trazada la Organización y no es justo que les consideremos «menores de edad» o que ellos mismos den este carácter a su persona, recurriendo a la Asamblea para resolver problemas que deberían zanjarse con la sola intervención del sentido común de nuestros representantes.

La Asamblea multiplicada al infinito, deja de ser lo ideal que pregonamos en nuestros medios y se transforma en un pasatiempo, en una costumbre a la que se pliegan muchos militantes, aun a sabiendas de que las horas empleadas serán vacías de contenido. Pero otros militantes, y ya no son pocos, prefieren mejor dedicarse a otros quehaceres, dándose la triste circunstancia de que cuando en verdad ha de tratarse algo de interés, estos compañeros se hallan igualmente ausentes de los debates. Y así, poco a poco, vamos desvirtuando el carácter de las Asambleas y vemos cómo disminuye el número de militantes que asiste regularmente a las mismas.

Escrito lo que precede, me resulta fácil llegar a la conclusión de que limitando nuestras Asambleas al mínimo indispensable, adoptaríamos una posición digna de los mayores elogios. Ganaríamos tiempo, evitaríamos el cansancio que se manifiesta en las filas militanciales, cuando nos reuniéramos lo haríamos con la satisfacción de dedicarnos a una labor positiva y podríamos emplear las horas libres en beneficio de la Organización, por poco que quienes nos representan estimaran que la colaboración directa de la militancia puede serles útil. No olvidemos, compañeros, que los acuerdos del último Congreso puedan dar lugar a múltiples y variadas actividades, en las que muchos militantes, de acuerdo con sus posibilidades, pueden aportar su grano de arena.

Reunirnos una y otra vez para distraernos debatiendo problemas sin importancia, no nos conduce a ningún resultado positivo. Si no somos útiles para otra cosa mejor nos valdría emplear este tiempo en la lectura, en el estudio de algo que nos interese, en enseñar a nuestros hijos — los que los tengamos — lo poco o mucho que sabemos o en aprender lo que ellos puedan enseñarnos, con la seguridad de que aprovecharíamos mucho mejor nuestro tiempo y que rendiríamos señalado servicio a la Organización, pues del nivel cultural de sus militantes depende, en gran medida, el porvenir confederal en el que tantas esperanzas depositamos.

Hagamos de nuestras Asambleas un modelo de perfección. Reunámonos para discutir asuntos de verdadero interés, para estudiar problemas útiles, para comparar criterios sobre cuestiones importantes y para tomar decisiones que influyan positivamente en la marcha de nuestra Organización. No lo hagamos persistentemente para enfrascarnos en cuestiones de detalle o en competiciones oratorias, porque, de obrar así, la Asamblea dejaría de poseer el valor que justamente queremos reconocerle.

A. TARRAGO

« C E N I T »

Sumario del N° 133 - Enero 1962

Plácido Bravo: «Juventud y senectud».
Fontaura: «La mística del anarquismo».
Miguel Jiménez Igualada: «Reflexiones al compañero X».
Miguel Utrillo: «Recuerdos de Ignacio Zuloaga en el aniversario de su muerte».
F. Frak: «Humildad o pedantería?».
J. Lyndon Shanley: «Placeres de Walden».
Puyol: «La vida y los libros».
Luis Vives: «De la manera de aprender».
Han Ryner: «El árbol preferido».
Costa Iscar: «Limpieza en el lenguaje».
Denis: «El negociante».
Suno: «Microcultura».
Campio Carpio: Poesía del destierro (folletón encuadernable).

Precio: 1,00 NF.
Pedidos: 4, rue Belfort, Toulouse (Haute-Garonne).

Imágenes vividas

El Mistral (1) soplaba ese día, a más de cien km. a la hora. Desde la ventana cerrada, a causa del fuerte frío que hacía en el exterior, contemplamos a una pobre vieja que, plegada en dos, tambaleándose y agarrándose desesperadamente, como puede, a la pared, logra por fin alcanzar el refugio salvador, de un rincón de vitrina de la librería que tenemos enfrente de casa. La pobre vieja se inmoviliza y tiritando de frío no se atreve a continuar su infernal camino. Algunos transeuntes detienen su andar, contemplan el triste espectáculo y, con movimiento de total indiferencia, se alejan sin más tardar. Nosotros que, desde nuestro tercer piso, presenciamos la escena, podemos fácilmente darnos cuenta de las dificultades en que la viejecita se encuentra. Mi compañera, sin esperar más, tomando al pasar un pañuelo de cabeza, para protegerse del intenso frío que reina en la calle, sale disparada escaleras abajo. Unos momentos pasan y podemos verla llegar a la altura donde cobijada y medio muerta de frío se encuentra la pobre anciana. Mi compañera le habla al oído e instantes después las vemos alejarse del provisional refugio. Las dos mujeres cogidas del brazo apenas si pueden avanzar. Las cabezas de ambas casi tocan al suelo, curvadas bajo la intensa presión del vendabal.

Así, luchando paso a paso, contra los elementos desencadenados, frío y viento, las vemos desaparecer en la próxima esquina de la calle desierta y desolada. Media hora transcurre, cuando mi compañera, de vuelta ya, nos describe de manera indignada:

—He acompañado a esta pobre anciana, que no habla una sola palabra de francés, hasta su casa. La misma se halla en un gran edificio, en medio de otros muchos alojamientos ocupados, naturalmente, por otros moradores, de los cuales ninguno ha tenido el humano sentimiento de ofrecerle un pedazo de pan, por lo que se ha visto precisada, la buena mujer, a ir a comprarlo apesar del mal tiempo, si quería llevar a su estómago escuálido y hambriento, un simulacro de alimentación. En el interior de lo que se puede llamar vivienda, una vieja y desmantelada cama como sólo y único mueble. Además, una no menos vieja y estropeada «cocinera», como ya se puede adivinar, apagada... y esto es todo! Al ir a despedirme, pues, de la viejecita, con el corazón triste y dolorido, ésta, besándome me dice:

—Gracias, muchas gracias, pues si no hubiera sido por Usted, a no dudar que hoy yo no hubiera regresado a casa, y tal vez hubiera sido para siempre, y durante el poco tiempo de vida que me queda, yo no lo olvidaré.

Mi compañera, que, por ser francesa, se desenvuelve bastante bien en español, trató con palabras dulces y amables de reconfortar a la pobre y desamparada viejita; haciendo que, por unos momentos, se viera su triste y miserable existencia, iluminada por el inmenso y radioso sol de solidaridad y amor.

Hoy, dos días más tarde, ha pasado por nuestro barrio, el carbonero; y entre unos cuantos amigos le hemos encargado le lleve a la viejecita cien klg de carbón. Poca cosa es, lo sabemos, pero nuestros bolsillos, con frecuencia solicitados, no pueden hacer más. Sin embargo, seguros estamos de que, estos cuantos kilos de carbón, permitirán al cansado y viejo cuerpo de la anciana, dilatarse al contacto maravilloso y bienhechor, de un fuego largo tiempo apagado, en el transcurso de su insegura y misera vejéz.

He aquí, el corolario de una vida, agotada por una larga y penosa existencia de trabajo y explotación. He aquí, lo que la sociedad reserva como herencia a los que, por élla, todo lo han ofrecido: salud, bienestar y felicidad. Luego se dice y se repite de que, en la sociedad actual, existe un Orden y una Justicia social. Nosotros, libertarios por sentimiento y convicción, de sobras sabemos que, este orden y esta justicia social no pueden existir en una sociedad como la que padecemos. Todo lo contrario se ve en élla dolor y lágrimas; lutos y muerte; odios y venganzas; he aquí, el Orden y la Justicia de una sociedad que, para colmo de escarnio, se reclama católica, apostólica y romana. A este «orden» pues, sin duda alguna, preferimos nuestro «desorden» libertario; ya que en éste, al menos, no se podrán presenciar casos como el que acabamos de relatar y en donde cada ser humano, ofrecerá a la Sociedad lo que sus fuerzas y capacidad le permitan, obteniendo en cambio de aquélla, lo que sus necesidades le reclamen; desapareciendo, de una vez para siempre, la vergonzosa e inícua explotación del hombre por el hombre y, por consiguiente, de la injusticia social; dos de los más fuertes y sólidos pilares sobre los cuales levanta su anacrónico edificio, la Sociedad actual.

V. CAUDET.

---

(1) Mistral, nombre que se le dá a un fuerte viento en el Mediodía francés.

---

gendarmes; no se batieron en retirada hacia Chatillón sino después de una verdadera carnicería.

Duval, dos de sus oficiales y cierto número de federados, hechos prisioneros, fueron casi todos fusilados al siguiente día por la mañana, con soldados pasados a la «Commune» y a quienes se arrancaban sus galones antes de ejecutarlos.

El 4 de abril por la mañana, la brigada Déroja y el general Pellé ocupaban la meseta de Chatillón.

Bajo promesa del general de que su vida sería respetada, los federados envueltos se rinden. En seguida los soldados reconocidos son fusilados y los otros enviados a Versalles entre mil insultos.

En el camino los encuentra Vinoy, quien, no atreviéndose a fusilarles a todos después de la promesa de Pellé, pregunta si hay algún jefe.

Duval sale de las filas.

—Yo—dice.

Su jefe de estado mayor y el comandante de voluntarios de Montrouge salen igualmente de las filas y van a colocarse junto a él.

—¡Sois unos horribles canallas! — grita Vinoy.

Y manda que sean fusilados.

Ellos mismos recuéstanse en la pared, se cogen de las manos y caen gritando:

—¡Viva la «Commune!»

Un versallés roba las botas a Duval y las pasea: la costumbre de descalzar a los muertos de la «Commune» era general en el ejército de Versalles.

Vinoy decía al día siguiente:

—Los federados se rindieron a discreción; su jefe, un llamado Duval, fué muerto en la pelea.

Otro añadía:

—**Esos bandidos mueren con una especie de jactancia.**

Las criaturas repugnantes de ferocidad vestidas con lujo y salidas no se sabe de dónde, que insultaban a los prisioneros y con la contera de sus sombrillas hundían los ojos de los muertos, aparecieron en los primeros encuentros detrás del ejército de Versalles.

Avidas de sangre como animales carnívoros eran presa de rabias de muerte; las hubo, se decía, de todos los mundos, descendidas por infames apetitos, pervertidas por los dolores de la sociedad; eran monstruosas e irresponsables como las lobas.

Entre los «**asesinos**» de París prisioneros, cuya llegada Versalles saludó con aullidos de muerte, iba el geógrafo Elíseo Reclus. El y sus compañeros fueron enviados a Satory, desde donde se les expidió a los pontones en los vagones de los ganados.

Ningunos tan engañados como los soldados, carne de mentira en la misma medida que carne de cañón; todos los que habían habitado en Versalles, tenían el cerebro impregnado de cuentos de banditismo y de acuerdo con los prusianos, con ayuda de los cuales el ejército fué empleado en increíbles obras de salvajismo.

El relato de los últimos instantes y de la muerte de Flourens me fué dado en Londres, el año pasado, por Héctor France, el último de nuestros camaradas que vió à Flourens vivo y por Amílcar Cipriani, su compañero de armas y el único testigo de su muerte, para ser publicado en esta historia.

«Estaba — dice Héctor France — con Flourens desde la víspera; habíame tomado por ayudante de campo y me había yo unido a él en la puerta de Maillot, donde los batallones federados se hallaban reunidos para partir.

«Pasamos la noche sin pegar los ojos; hubo consejo, al cual asistieron todos los capitanes de compañías; a la madrugada volví al lado de Flourens, los federados alineados a lo largo del camino y él a caballo.

«Pusímonos en marcha. Llegamos al puente, las traviesas habían sido levantadas; ni los cañones, ni los ómnibus ni el más pequeño vehículo podían pasar por allí. Flourens me dijo:

«—Tome usted las piezas y demás municiones y dé la vuelta por el otro puente.

«Era preciso pasar por debajo del Mont-Valérien, que comenzaba a disparar contra el ejército de Bergeret, cuyos batallones encontré replegándose sobre París.

«Continué mi camino gritando: «¡A Versalles! ¡A Versalles!» Mas, no sabiendo por dónde se iba, me vi obligado a preguntárselo a un empleado del ferrocarril; me contestó que lo ignoraba; pero, viendo que le apuntaba con mi revólver, me indicó el camino más recto. Eché por él al galope con tres cañones y ómnibus de municiones conducidos por federados. Los cañones eran llevados por artilleros y teníamos con nosotros media compañía de guardias nacionales que Flourens había encargado de escoltarlos; mas, no pudiendo soportar aquella marcha, quedáronse atrás.

«Pasamos bajo un fuerte que no cesaba de tirar.

(A suivre)

NOCION DEL EQUILIBRIO

(Suite de la page 4.)

acuerdo, si este compañero considera que tal acuerdo es desplazado; o que intente analizar una experiencia, señalando lo que a su juicio constituye error o fracaso. Suprimamos los personalismos, los golpes bajos, pero no cerremos la espita a la inquietud y al examen.

Importa conocer la opinión de todos, sobre todas las cosas. Nuestra organización no reúne un coro de voces dispuestas pura y simpemente a asentir, sino la opinión de todos y cada uno de sus militantes.

Por eso no es una sexta voz conformista. Es una voz aislada que reclama para todos la noción del equilibrio.

ILDE

DE TOUT ET POUR TOUS

De cara a España

Deducción de la geografia española

Tengo a la vista un mapa de España. Los relieves señalan fajas y pequeñas zonas a los litorales o enclavadas a las cuencas de los ríos: es el primer eslabón de 0 à 200 metros sobre el nivel del mar. En ese primer plano, ya se encuentran montañas, unas estériles por completo, y otras forestales; algunas son grabadas por la mano del hombre convirtiéndolas en tierras de cultivo. La vid y arbolado principalmente, pero también legumbres, tubérculos y cereales. Navas de tierras ligeras, que, revalorizadas por el clima, dan vida a una tal variedad de plantas y árboles de todo el reino vegetal conocido en la Península Ibérica.

Las tierras de primera calidad situadas en esas zonas, dan grandes producciones y los regadíos de todas las tierras periféricas intermitentes. Por el clima y el agua hay fajas y zonas de huerta de una riqueza inconmensurable. Aspecto social dominante, la pequeña propiedad y casi podremos decir eminentemente minifundista. Claro que el latifundismo también arranca del primero y abarca el último plano.

El segundo relieve de 200 à 500 metros está menos favorecido climatológicamente y aunque los fajos y zonas son más numerosas y amplias, los vegetales familiares disminuyen, siendo los rendimientos de frutas más concretizados de una cosecha por año el secano y la huerta dos (una de cereales y otra de legumbres). Como consecuencia natural, la orografía situada en ese relieve también aumenta y solo es beneficiciosa a la agricultura y ganadería, cuando las montañas están pobladísimas de arbustos y arbolado. El resto es pobrísimo y seco. Los llanos dan producciones excelentes cuando acompañan las lluvias, y aun sin ellas también hay tierras consistentes de calidad que, en dos o tres lluvias medianas y alternadas al año, dan cosechas regulares y buenas.

El tercer relieve de 500 à 1.500 metros ya engloba la meseta central, tierras esquilmadas por los cereales, secas, de escasa producción de granos por hectárea. El ardiente sol y la poca lluvia, convierten esas tierras en muy precarias; los eriales son inmensos y la población mísera. El resto podríamos decir es todo orografía: la mayoría de una esterilidad alarmante. De 1.500 metros para arriba.

Así es que, más de las tres quintas partes del suelo de España, se encuentra a más de 500 metros sobre el nivel del mar, sobresaliendo los Pirineos y los Montes Cantábricos y Astúricos, con su pico de Aneto de 3.404 metros. Paralelamente a los Pirineos, se escalonan la Sierra de Guadarrama, prolongada por la de Gredos, a 2.660 metros, notándose la Sierra Nevada, cuyo punto culminante alcanza 3.534 metros, etc.

La grandísima superficie del suelo español está demasiado alta en comparación a los Países Bajos y demasiado baja al lado de la Confederación Helvética. Los países verdes de Europa disfrutan de lluviosidad por ser bajos y porque las montañas más vecinas están pobladísimas de arbolado, y Suiza goza de un clima húmedo, de constantes lluvias, por la influencia de su riqueza forestal, las nieves perpetuas en las cúspides de las montañas lindantes a la mar del hielo. Países ricos agropecuarios los mencionados, aun afectándoles el sol. El agua enriquece los países de Europa. El hemisferio en que está situada la Península Ibérica de disponer de lluvias sería un frondoso vergel: lo ha sido en otras épocas.

Las características de ese suelo actual español, no son su composición natural. Es la intervención del hombre la causa de la erosión de sus montañas y la esterilidad de la mayor parte de su suelo. El hombre se ha movido impulsado por el régimen de propiedad y ese régimen arbitrario ha producido ignorancia, miseria y destrucción. Afincamos la premisa en las deducciones hechas tanto de la historia, como de las observaciones pertinentes en las materias que nos ocupan. Una de las fuerzas mayores, son las invasiones numerosas sufridas por la Península Ibérica. Ellas atestiguan sobradamente que el país era entonces una maravilla como clima y un delicioso verjel. Todas aquellas tierras pobladas de vegetación: cadenas montañosas, influían determinantemente en la variación del clima a cortas distancias. Vegas riquísimas; llanos ricos de humus hicieron de España en una época, el gran granero de Europa. No es leyenda el abundante triguero, es un hecho de su tiempo. El insigne Cervantes nos habla de aquellas riquezas de la tierra.

Arranca la flagelación del suelo y la floresta española de la reconquista. Los árabes, gentes de tierras de sol y de suelo erosiado, estaban prácticamente aleccionadas y dadas las condiciones en que ocuparon España les fué hacedero darse de lleno a obras hidráulicas que aún son la gloria de su estancia allí. A la guerra contra los árabes, se le dice reconquista, pero mejor se le puede denominar guerra expoliadora en todos los aspectos y sentidos.

Julio Senador Gómez habla intensamente de la «Ciudad de Castilla».—Entre todos la matamos— señalando causas y efectos de la depauperación de los montes, así como vitupera la propiedad de la tierra como privilegio; él la concibe como un medio de trabajo. Cuántos datos, diversidad de proyectos, líneas a seguir, no da el león de Graus para remediar la agricultura española: el gran reformador Joaquín Costa ha dejado una serie de obras que, juntamente con los libros de Senador Gómez señalaron la pauta a seguir a su tiempo.

Los vaivenes de la reconquista lo trituraron todo. La Cruzada empezada el 18 de julio del 36, es la continuación de aquella reconquista. La primera arruinó el suelo; la segunda a los hombres.

R. PORTE

COLOQUIOS LIBERTARIOS

Por segunda vez hemos asistido a los Coloquios Libertarios que la C. de R. de Altos y Bajos Pirineos ha tenido el acierto de organizar en la capital del Bearn y si el primero fué un éxito, el segundo lo ha superado.

Nutridas representaciones de la militancia confederal y libertaria de todas las FF.LL. pirenaicas llenaban totalmente el local que la C.N.T. posee en Pau.

El Secretariado del Núcleo informó extensamente sobre la situación jurídica en virtud de las disposiciones oficiales que han creado de hecho un problema orgánico que se va superando en lo posible. Y después de resolver algunos asuntos de trámite, la militancia reunida elige una presidencia de mesa que encauce las discusiones, para la cual es nombrado el compañero Berruezo.

El debate se entabla con la mayor serenidad posible, alrededor de un enunciado presentado por la F.L. de Tarbes, cuyo contenido me permito titular de la siguiente manera: «Errores y aciertos del II Congreso Intercontinental de Limoges».

Podríamos condensar en breves párrafos lo que entendemos por «errores y aciertos» porque asi como no hay paz sin guerra, los aciertos y los errores se alternan y se corresponden y no existen los primeros si no han existido los segundos.

Podríamos considerar error —a juicio de la militancia reunida en Pau— el que se debatieron asuntos que hubieran podido ser zanjados al margen de las tareas del Congreso y que tal anomalia retardó considerablemente su constitución definitiva.

En el II Coloquio Libertario de Pau, se encontraban presentes cuatro delegados pirenaicos que formaron parte del II Congreso Intercontinental celebrado en Limoges. Hubo ligeras apreciaciones interpretativas del Comicio confederal, pero nunca una discrepancia cerrada y de fondo que pudiera alterar los resultados de la plática que nos ocupa.

La militancia allí reunida se encontraba animada de deseos, que podríamos calificar de vehementes, de la continuidad ideológica y táctica de la C.N.T. y se trataba de coordinar opiniones para que esta ideología y esta táctica sean lo más eficaces posibles en los momentos que el mundo se debate en un caos infectado de traumatismos opresores, teniendo en cuenta que los ideales inoperantes no tienen razón de ser, si no se posibilita una acción que les dé calor y vida.

Se estudiaron fórmulas y sugerencias, encaminadas a que nuestros Comicios Intercontinentales tengan la mayor eficacia posible y que sus trabajos deliberativos no se prolonguen en exceso.

Un compañero ponente de este tema, proponía que en los Congresos o Plenos se nombraran tantas Comisiones como puntos tenga el O. del Día. Este sistema permitiría abreviar tiempo, ciñéndose a los puntos concretos y dictaminando en cada caso. Estas Mociones se pondrían a consideración, discusión o aprobación posterior del dictamen presentado a debate.

Consideramos que el sistema del nombramiento de Comisiones dictaminadoras ya se hace en todos los Comicios, pero que los puntos del O. del Día generalmente sufren un malgaste de tiempo, porque antes de nombrar la Comisión, el Congreso o Pleno ha debatido largamente el tema por primera vez y después cuando la Comisión presenta el dictamen a su aprobación, se renueva el debate anterior y cas todas las delegaciones que habían hecho uso de la palabra vuelven a tomar parte, empleando poco más o menos los mismos argumentos anteriores y ocurre con frecuencia que hay que nombrar otra Comisión dictaminadora porque la primera no ha podido interpretar la opinión mayoritaria de los asambleistas.

Este tema creemos que se debe de nuevo poner a consideración de la militancia para que, en lo sucesivo, no nos ocurra como aquel día que en el I Congreso de Limoges un Presidente de mesa —creo recordar era el delegado de Londres— con muy buena intención trató de abreviar, concretizar y encauzar los debates, pero eran tan duros, tan arduos y dispares los puntos de vista en litigio que se armó el barullo padre y el buen compañero que presidía desistio de sus buenos propósitos y la nave siguió el rumbo que se había trazado después que las aguas volvieron a su cauce normal.

El II Coloquio Libertario de Pau debatió extensamente el «asunto español» y es ahí donde hubo concordancias de criterio y es donde se consideró que el II Congreso de Limoges había tenido sus aciertos, en los cuales estaban comprendidos también los trabajos coordinadores para llevar a buen término la Alianza Sindical y las posibilidades de creación de un amplio Frente Antifascista que abarque todos los partidos y organizaciones de tipo antitotalitario y democrático.

Todo ello está ya en vias de realización y son ya numerosos los Departamentos y Núcleos que han constituido las Comisiones de Enlace que permitan la puesta en marcha de tan eficaz medida.

Por falta de tiempo quedaron algunos temas en cartera, que serán debatidos en el próximo Coloquio; uno de ellos es el relativo al Dictamen aprobado en el Congreso de Limoges que hace referencia a la «cuestión patronal» que han puesto de actualidad los compañeros de Venezuela y que nuestro último Comicio tuvo a mi juicio el acierto de encauzar y de medir dentro de sus verdaderas proporciones, aprobando el Dictamen presentado por la Comisión nombrada al efecto.

No dudamos que la C. de R. organizadora de estos Coloquios estará satisfecha de sus resultados, como lo estamos nosotros, y que el III Coloquio no se hará esperar, dentro de las posibilidades que nos brinden las circunstancias.

FAROS.

ORGANIZADA POR S.I.A.

FIESTA DEL NIÑO EN MONTAUBAN

La Sección de Solidarité Internationale Antifasciste, de Montauban, comunica que su tercera tradicional Fiesta del Niño, tendrá lugar el 4 de febrero en la Casa del Pueblo montalbanesa.

Se iniciará a las tres de la tarde, teniendo en su programa:

1) Proyección de fotos en diapositivo sobre Granada y Garcia Lorca.

2) Escenas cómicas, por el trio Toti, Toto y Florista.

3) Tena y sus canciones.

4) Baile clásico por las alumnas de Mme Sabatier-Dianka.

5) Madame Galcerán y su grupo de muchachas, interpretando, entre otras cosas, «La rosa del azafrán», y otras muchas más intervenciones de niños y niñas de S.I.A. local.

Habrá entreacto, aprovechado para distribuir una suculenta merienda a toda la « marmaille » presente.

A la distribución quedan invitados grandes y pequeños de Montauban y pueblos limítrofes sin distinción de clase, nacionalidad ni color.

Por la Sección S.I.A.,
El Secretario.

— NECROLOGICAS —

ANTONIO BER

Después de larga y cruel enfermedad, acaba de abandonarnos este excelente compañero, nativo de Calaceite (Teruel) en donde conoció nuestra C.N.T. que abrazó con abnegación, divulgando y defendiendo sus principios hasta el momento de su expiración. Siempre estaba presto a lo que fuera para cumplir el deber de militante; su afán era liberar a la tierra en que hemos nacido; la fatalidad ha sido más fuerte que sus deseos.

El sepelio, que fué civil, se efectuó el día 11 del corriente mes en Antignac (Hérault). La población entera, la Libre Pensée de Laurens y los compañeros, lo acompañamos a su última morada.

En nombre de la Local reciban su hija, yerno y demás allegados, nuestro más profundo sentimiento.

F. L. de La Liquiere (Hérault)

MANUEL ALVAREZ NIETO

Víctima de una cruenta y penosa enfermedad, el día 6 de enero de 1962 le acompañamos a su última morada.

Alvarez Nieto nació en Asturias; pero durante su juventud vivió en la Argentina, allí formó su hogar y fué un militante destacado de la F.O.R.A., a la cual, se entregó en cuerpo y alma.

Manuel fué un revolucionario que tanto en la buena como en la mala siempre estuvo dispuesto a entregar su vida por la causa manumisora, inspirada por los ideales ácratas.

Cuando el nazi-fascismo produjo la criminal sublevación fascista, que regó de sangre y lágrimas el suelo español, abandonó lo que más quería, su compañera y su hija, y embarcó en Buenos Aires rumbo a España. Fué en la Columna Durruti donde le conocí, en aquellos días; parecía Briario, dotado de energías inagotables; se distinguía por su dinamismo, su entusiasmo y su amor a los ideales ácratas.

Era un militante ejemplar y un luchador eficiente, que estaba dispuesto, al igual que los que combatíamos en la Columna Durruti, a imitar a los numantinos; pero las numerosas traiciones internacionales, las criminales maniobras de los que aplicaban las consignas foráneas y la apatía del proletariado mundial malograron nuestros nobles deseos y desviaron nuestra causa; aunque alumbró los verdaderos caminos que conducen a la libertad.

Catorce años después, nos volvimos a encontrar en el exilio, en estas tierras hospitalarias de Chile, donde tuve el placer de conocer a su compañera e hija, las que, por amor a Manuel y a sus ideales, se exilaron de su Argentina porque él no hubiera podido vivir con el peronismo. Por ello, sufrió un doble destierro.

Cuando Alvarez llegó a Chile, inmediatamente, vitalizó la Organización y muy pronto, fué elegido Secretario de la Subdelegación de la C.N.T. y más tarde representó a ésta en Valparaiso, lugar donde falleció.

La España heroica y revolucionaria que él conoció, le fascinaba. Su anhelo era regresar a la Península Ibérica. Su sueño, lo mismo que el de cientos de miles de compañeros, no lo ha podido cumplir; pero mientras queden militantes de nuestro movimiento, no faltarán combatientes y hombres dispuestos a acabar con el franco-falangismo que obliga a los Quijotes de España a morir en el destierro.

Querido Manuel, cumpliste con tu deber y deseamos que descanses en paz.

Francisco PAUNER SOSPEDRA.

"ESPOIR" CON NUEVO FORMATO

Hemos reservado la sorpresa a nuestros lectores de esta mejora de «ESPOIR». Animados por el éxito de nuestro semanario, que atrae el interés de una juventud que ahora podemos contactar con nuestro periódico, nos hemos lanzado a la aventura de este aumento de volumen que va a gravar con algunos miles de antiguos francos nuestro presupuesto. Pero esperamos que los lectores lo comprenderán así y que harán cuanto les sea posible para ganarnos nuevos suscriptores, cerrando el círculo en torno a «ESPOIR», para que nuestro periódico viva y pueda mejorar incesantemente su presentación.

No hemos hecho más que empezar. Tenemos en perspectivas otras reformas enriquecedoras. Ellas se convertirán en realidad, tan pronto nuestros medios nos lo permitan.

LA REDACCION DE «ESPOIR»

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento: nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

C.N.T.F. - SECTION PERPIGNAN

Tous les camarades de la C.N.T., Section de Perpignan, sont invités à assister à l'assemblée qui aura lieu le samedi, 3 février à 20 h. 30, au café Moulins, rue de l'Anguille.

Vu l'intérêt de l'ordre du jour, la présence des militants est indispensable.

Le Secrétaire.

UNION LOCALE DE TOULOUSE

L'Union Locale de Toulouse de la C.N.T.F. convoque assemblée pour le dimanche, 4 février, à 10 heures, à la Bourse du Travail.

Ordre du jour très important.

Le Secrétaire.

S. I. A.
SECCION LOCAL DE TOULOUSE

El Secretariado de la Sección Local de Toulouse comunica a sus afiliados que la asamblea convocada para el día 4, a las diez de la mañana, queda aplazada para el domingo día 11, a la misma hora y en el mismo lugar: Bourse du Travail, Place St-Sernin, Toulouse.

Motiva este aplazamiento, el hecho de que el mismo día, y a la misma hora, deben celebrarse asamblea de la Unión Local de la C.N.T.F. y una conferencia del compañero Peirats en la Salle de la Mutualité, según nuestros afiliados habrán visto anunciado.

Esperamos que el día 11, a las diez de la mañana, no faltará nadie a la asamblea de S.I.A.

REGIONAL DE ARAGON RIOJA Y NAVARRA

La Agupación Local de Toulouse celebrará una reunión informativa el día 11 de febrero a las diez horas (Sala de la Biblioteca), Bolsa del Trabajo de esta ciudad.

Quedan invitados cordialmente todos los compañeros oriundos de esta Región.

⁂

FESTIVAL EN BURDEOS

Gran acontecimiento teatral a cargo del Grupo artístico «Terra Lliure» de Toulouse para el domingo, día 11 de febrero, a las tres de la tarde, Sala «Son-Tay», poniéndose en escena la graciosa zarzuela titulada «**El Pobre Valbuena**», y como final de fiesta una gran selección de variedades a cargo del mismo grupo.

Para invitaciones, al compañero P. Alonso, 42, rue Lalande.

⁂

FEDERACION LOCAL DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 5 de febrero a las 9 y media de la mañana, en el café, Plaza Cassagnes. Dada la importancia del temario a discutir se ruega la asistencia de los compañeros.

*

AVISO IMPORTANTE

Advertimos a nuestros compañeros que para toda correspondendencia en español — textos y comunicados — y envíos de dinero por parte de paqueteros y suscriptores de lengua española, deben dirigirse a:

Correspondencia: F. Montseny. - Réd. « ESPOIR », 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

Pagos: M. Celma — C.C.P. numéro 952-38 — Centre de Chèques de Toulouse.

FESTIVAL S.I.A. EN PERPIGNAN

A beneficio de las obras de S.I.A., el domingo, día 11 de febrero próximo, tendrá lugar en la Sala del Centro Español, un gran festival de representación teatral, en el que nuestro grupo «Talia» pondrá en escena la obra de Alejandro Casona, «**Nuestra Natacha**».

Esperamos gran afluencia de compañeros y amigos y requerimos la puntualidad. La escena se abrirá a las tres en punto de la tarde.

★

«LA C.N.T. Y LA REVOLUCION RUSA»

Nos comunica el Secretariado de la F. L. de Toulouse de la C.N.T. en el Exilio, que la conferencia que el compañero Peirats debía dar bajo el título que encabeza estas líneas el domingo 4 febrero, en la Salle de la Mutualité, por causas ajenas a la voluntad de los organizadores no podrá celebrarse el día y en el lugar anunciado.

Ella se dará en la BOURSE DU TRAVAIL, Place St-Sernin, el sábado, día 3 febrero, a las 21 horas.

Esperamos que los compañeros acudirán en gran número, dado el interés histórico del tema a desarrollar.

Esta conferencia es la primera de un ciclo organizado por el Secretariado de Cultura y Propaganda de la Federación Local de Toulouse.

⁂

COMUNICADO DE ORGANIZACION

Se ruega a los compañeros Antonio Cañete, Castaños y Francisco Laer, todos ellos de Granada o su provincia, se pongan en relación con el compañero Jesús Gómez, 43, rue d'Alsace, Carcassonne (Aude), al efecto de ayudarle a resolver un problema de Organización.

⁂

NOTA IMPORTANTE

Recordamos a los compañeros afiliados a nuestra Organización, que los Servicios de Librería que corresponden a la Confederación Nacional del Trabajo en Exilio en Francia, son, con carácter nacional, el Servicio de Librería de la C.N.T., 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.), y, con carácter regional — Zonas Norte y Normandia — el Servicio de Librería de «Combat Syndicaliste», 24, rue « Solidaridad Obrera », 24, rue Ste-Marte, Paris (X^e^).

⁂

Liga de Mutilados e Inválidos de la guerra de España en el Exilio

---

COMITE DEPARTAMENTAL DE LA DORDOGNE

Pone en conocimiento de todos los CC. DD., Liga, Secciones de S.I.A., Organizadores de Festivales pro ancianos en exilio. FF.LL. o Regionales que organizan festivales bénéficos pro-España oprimida y otros:

Este Comité Departamental presenta un artista musical que se pone a la disposición de aquellos que deseen su colaboración, advirtiéndole 20 días antes de la celebración del festival o actos de carácter benéfico

Escribir : A. Orellana, 11, rue Eguillerie, Périgueux (Dordogne), que transmitirá

Carta abierta a los militantes del Movimiento Libertario

En la revista «Life» de fecha 20 octubre 1961, y bajo el título «The Story of Marxism, it's Men, it's March », aparece un artículo firmado por John K Jessup, en el que trata a nuestro gran maestro y padre del anarquismo Miguel Bakunín, de nihilista y terrorista, que empleaba la violencia por el simple placer del desbarajuste social.

Habiendo protestado personalmente y considerando de imperiosa necesidad, salir al paso de los canallas enmascarados, que tratan por todos los medios de desprestigiar nuestras ideas, detractando la verdadera naturaleza y carácter de sus hombres representativos, como ocurre en el caso que nos ocupa, con Miguel Bakunín, rogamos a todos los compañeros y amantes de la justicia y de la verdad, enviéis cartas de protesta a la editorial de «Life», para demostrar a los directores de la misma, a los Jessup y a todos los aprendices de brujos, que los anarquistas no estamos dispuestos a consentir una fechoría más.

Fraternalmente vuestro y de la Anarquía,

Acracio ORRANTIA

Canadá octubre de 1961.

Mandar las cartas en no importa qué idioma, a «Life», Time and Life Building, Rockfeller Center, New York 20 N.Y. U.S.A.

★

A titulo informativo, reproducimos a continuación la carta enviada por nuestro compañero Orrantia a la Redacción de «Life» :

Sudbury, 30 de diciembre de 1961.
A la revista «Life Time & Life Building». Rockefeller Center. — New York 20 — U.S.A.
Respetables señores :

Acabo de recibir su contestación a mi carta de protesta (dissenting view of Bakunin as described in part I of Lifes Communism series) y no puedo por menos de rebelarme contra la falsa interpretación que ustedes hacen de la historia social.

En primer lugar, su criterio, dicen ser basado en las teorías expuestas en el «Catecismo revolucionario» anónimo y que naturalmente ustedes también le atribuyen a Bakunin, haciéndose cómplices de los infundios marxistas.

Hace falta haber estudiado la vida de Bakunin en detalle, para poder emitir juicios sobre el hombre de más valor moral e idealista que ha conocido la humanidad. Poner su entereza, lealtad y honradez en duda, es desconocerlo por completo. Y por consiguiente, emitir juicios a su respecto en tales condiciones, solamente prueba falta de seriedad. Su referencia — to his belief in violence for violences sake — es incorrecta. Precisamente, nadie como él ha sabido defender la Libertad, el respeto y la integridad individual, luchando por une sociedad exenta de tiranos y de injusticias. Su grito de rebelión iba siempre embebido de altruismo humanista, dirigido en contra de las fuerzas nocivas que atenazan al hombre, convirtiéndolo en criminal unas veces, en víctima siempre.

He aquí algunos pensamientos suyos, los cuales son mencionados como ejemplo por Bertrand Russel en su importante obra «Los Caminos de la Libertad». Extractos de la obra «Dios y el Estado» de Miguel Bakunin «El Estado no es de ningún modo la sociedad ; no es más que una forma histórica tan brutal como abstracta. Ha nacido históricamente en todos los paises del matrimonio de la violencia y de la rapiña con pillaje ; en una palabra, de la guerra y de la conquista, con los dioses creados sucesivamente por las fantasias teológicas de las naciones. Desde su origen ha sido y lo es hasta el presente la sanción divina de la fuerza brutal y de la iniquidad triunfante.

El Estado es la autoridad, es la fuerza, es la ostentación y la fatuidad de la fuerza. No insinúa, no procura convertir... Aún cuando procura el bien perjudica, precisamente porque él lo impone y porque toda imposición provoca y suscita rebeldías legítimas de la libertad, y porque el bien, desde el momento en que es impuesto, desde el punto de vista verdaderamente moral, de la moral humana, no divina indudablemente, desde el punto de vista del respeto humano y de la Libertad, el bien, repito, se convierte en mal. La Libertad, la moralidad y la dignidad humanas del hombre consisten precisamente en esto, en que él mismo haga el bien, no porque nadie se lo imponga, sino porque lo concibe, lo quiere, lo ama.»

Como habrán podido constatar, un hombre que cultiva pensamientos tan altamente humanos e inteligentes, no puede ser calumniado miserablemente sin levantar protestas. Es hora de que los pueblos conozcan la verdadera esencia del bello ideal Anarquista y de sus incomparables filósofos y precursores. Tratar de informar mistificando sus personalidades, y, sobre todo, la verdad, es prueba de malas intenciones o de ignorancia ; en cuyo caso la lectura de autores como Bertrand Russel, George Orwell, George Catlin y otros, aportarán la luz necesaria y ensancharán los conocimientos del ideal del futuro : EL ANARQUISMO. Pues si bien es verdad que la revista «Life» técnicamente es magnífica (razón que me induce a comprarla) por ejemplo el último número special issue — The Wild Creatures of América — en el terreno político-social, es pobre y calamitosa.

Para los Anarquistas, los principios morales y el compromiso contraído con la sociedad en la lucha por la Libertad, tienen carácter Universal y están por encima de todos los intereses materiales .Por eso nosotros no hacemos distinciones entre dictaduras buenas y malas. ¡Consideramos inhumanas la de Cuba, la de China y también la de España !

Atentamente de ustedes y en pro del saber y la justicia humana,

Acracio ORRANTIA.

UNA GENEROSA INICIATIVA
de los compañeros de Estados Unidos

Ante la delicada situación política que en éstos momentos se desarrolla en Francia, con carácter de gravedad y pronunciadas tendencias hacia el fascismo militar (que con dolorosa experiencia bien conocemos), pone en peligro la libertad y la vida de los hombres de pensamiento libre y de espíritu revolucionario. Frente a las adversidades y turbulencias de un mundo en convulsiones de agonía las autoridades anonadadas, presas del pánico ante la oposición belicosa de militares facciosos, cuyo desenlace no es fácil prever en éstos momentos a ésta distancia, aprovechan esa caótica situación para poner toda clase de obstáculos a las actividades de nuestros compañeros allí refugiados. Primero interrumpiendo, y luego suprimiendo, por órden gubernativa los semanarios «Despertar», «Solidaridad», y otras publicaciones de la C.N.T. en el exilio. A cuya arbitrariedad, es de temer sigan otras...

Mientras tanto, las fuerzas represivas a las órdenes del Caudillo por la «Gracia de Dios», arrecian en la Península, cada día con mayor ferocidad y encono ; aumentando la población penal en fantásticas proporciones. Por tal consecuencia se extiende el sufrimiento, moral y físico, a todos los hogares de la Península Ibérica, donde residen los hijos del trabajo que no se arrodillan ante la tiranía.

Al amparo del odioso sistema que oprime a España, se comercia descaradamente con el dolor ajeno, en nombre de la falsa justicia, exigiendo de cada preso, o de sus familiares, la cantidad de Veinticinco Mil Pesetas, para los «gastos» del proceso : Dicen ellos. Y en caso (cómo ocurre con frecuencia) de no poder adelantar esa cantidad, se procede al embarco de sus bienes, dejando a la familia del infortunado preso en la calle y en la desesperación.

Ante la situación brevemente expuesta, cuatro compañeros de probada solvencia, experimentados en las luchas sociales, se destacan del Centro Libertario, para activar con mayor soltura y atender con más eficacia a la situación de nuestros compañeros presos, perseguidos y sus afligidos familiares, víctimas de la turbulenta política europea que amenaza desbordarse en conflagración universal.

A tal objeto, para empezar,, organizamos en la ciudad de Nueva York, un COMITE PRO PRESOS, con carácter permanente compuesto por los compañeros siguientes:

José B. Martínez, secretario;
Eduardo Iglesias, tesorero;
José Hernández información y propaganda; y
Alberto Martín.

Toda la correspondencia y giros deben ser enviados a José B. MARTINEZ, P. O. Box 1, Cooper Station; New York 3, N.Y. U.S.A.

Por el Comité, El Secretario:
José B. MARTINEZ

- SERVICE DE LIBRAIRIE -

«Adela y Matilde», D. R. S., 2,00 nuevos francos.
«Albores de Libertad», Relgis, 1,70 NF.
«Amor de ironía», L. Yutang, 7,00 nuevos francos.
«Arte de amar», Ovidio, 3,00 NF.
«Aventuras del Barón de Munchhausen», 8,00 NF.
«Biografía de Bakunin», J. Guillaume, 0,80 NF.
«Babbitt», Sinclair Levis, 8,00 NF.
«Cadena perpetua», T. Runyon, 3,50 NF.
«Cañaveral junto al mar», J. Carmona, 2,50 NF.
«Carne y Espíritu», M. V.D. Meersch, 5,00 NF.
«Carta sobre el Existencialismo», J. Salas, 6,50 NF.
«Cartas amorosas», Florangel, 3,00 nuevos francos.
«Cartas a su hijo», Chesterfield, 6,00 NF.
«Carta a un joven poeta», Rilke, 3,50 NF.
«Cartas de la prisión», E. Toller, 3,90 NF.
«Cartas de un corazón angustiado», A. Carlos, 1,00 NF.
«Casanova», S. Zweig, 1,20 NF.
«Ciencia y conciencia», F. Dantec, 6,00 NF.
«Ciencia y Filosofía», J. Tannery, 2,50 NF.
«Cien días de la vida de una mujer», Montseny, 1,40 NF.
«Cirano de Bergerac», Rostand, 1,20 NF.
«Cita con Venus», F. Tickell, 3,50 nuevos francos.
«Confesión de sentimientos», S. Zweig, 1,20 NF.
«Conocimiento y error», E. March, 3,50 NF.
«Continencia y placer sexual», Dr. Krujer, 2,50 NF.
«Crítica anarquista de la sociedad actual», Oticica, 0,60 NF.
«Cuadro hematico del cancer», O. G. Gruner, 4,00 NF.
«Cuatro naufragos», J. Harris, 3,50 NF.
«Decepción», R. Penn, 8,40 NF.
«De las leyes», Cicerón, 1,20 nuevos francos.
«Democracia cooperativa», Warbasse, 10,00 NF.
«Desde el fondo de la tierra», E. L. Castro, 2,50 NF.
«La fuerza del Sino», A. Saavedra, 1,75 NF.
«El acto sexual», Dr. Gruber, 3,50 NF.
«El alma y el amor», M. Hirschfeld, 3,00 NF.

Pedidos al Servicio de Librería, 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

Images Canadiennes

A TRAVERS LE QUÉBEQ

LE LAC SAINT-JEAN

I

Nous arrivâmes au Lac Saint-Jean vers la fin de l'après-midi, après une longue randonnée en automobile de plus de 3.500 kilomètres qui nous avait mené de Calgary, Alberta, à Québec, puis à travers le parc des Laurentides. Soudain, à un détour de la route, une grande nappe bleue apparut devant nous. C'était le lac, que nous nous attendions d'apercevoir d'un moment à l'autre, depuis déjà quelques minutes.

Le lac a environ 550 kilomètres de superficie. La rive opposée est à peine visible. C'est une ligne minuscule, ondulée par les montagnes à l'horizon.

Nous arrivons à Roberval, chef-lieu de la région. C'est une petite ville de sept à huit mille habitants. Quelques magasins, deux ou trois hôtels, très peu d'industries.

Nous causons avec des pêcheurs à la ligne qui sont au bord du lac.

— Ça mord la « ouananiche » ? L'un d'eux sourit.

— Oui.

— Quelle sorte de poisson est-ce ? lui demandons-nous.

— Délicieux. C'est un saumon à chair blanche.

L'homme nous explique qu'il s'agit probablement d'une colonie de saumons qui a monté le Saguenay autrefois et a élu domicile dans ces eaux.

— Voyez-vous, Roberval est avant tout une petite ville de commerçants et de rentiers, il n'y a pas beaucoup de travail pour les ouvriers. La plupart travaillent à l'extérieur, à Arvida par exemple. Et Arvida... fait-il en haussant les épaules.

— Ça chôme ?

— Oui, vous pouvez le dire ! comme partout au Canada d'ailleurs...

— C'est pour ça que pendant ce temps-là les ouvriers font la pêche à la « ouananiche » ? disons-nous.

— C'est ça ! ricane l'homme... Mais ça ne paye pas beaucoup.

Et, de colère, il lance sa ligne à l'eau.

Après un arrêt de quelques heures, nous reprenons la route. Nous arrivons bientôt à Pointe-Bleue, qui est une réserve indienne. Une mauvaise route, des maisons de bois, et ici et là on voit des tentes, derrière les maisons. Dans une tente nous apercevons un poêle boîteux et des fourrures étendues sur le sol sur lesquelles une marmaille vêtue de haillons s'entasse. Ces indiens vivent de chasse et de pêche. Ils vendent leurs fourrures et font leurs achats dans le magasin de la Hudson Bay Cnie que nous apercevons à la sortie du village. 90 % des indiens du Québec sont illétrés et tenus à l'écart de la civilisation. Malgré un taux élevé de mortalité, la population indienne augmente toujours.

Nous continuons notre randonnée... St-Prime, St-Félicien, deux petits villages, chacun avec son haut clocher qui surmonte une imposante église, dans laquelle le berger veille au bon comportement de ses ouailles tout en les éduquant contre les étrangers à idées philosophiques malsaines... Nous traversons une campagne plate, avec des champs cultivés, des maisons de ferme de chaque côté de la route, et comme le jour tombe nous nous dépêchons d'arriver à Dolbeau, qui a l'air d'une ville neuve, avec son artère principale brillamment éclairée. La « pulpe » et l'énergie hydro-électrique sont la richesse de cette région.

Quand nous laissons Dolbeau derrière nous, il est presque dix heures, mais l'horizon où le soleil s'est couché est encore éclairé d'une longue bande jaune et rouge qui traîne dans le ciel. Nous songeons qu'à Calgary il fait nuit depuis longtemps. Nous arrivons à Péribonka, qui éveille en nous des souvenirs de souffrances du temps où nous travaillons à la construction des deux barrages, Chute du Diable et de la Savane.

Il fait nuit maintenant et, bien que nous soyons en Juillet l'air est froid. Avec ses maisons de bois, Péribonka a conservé la physionomie d'un village de colonisateurs. Hôtel Maria Chapdelaine, musée Maria Chapdelaine. A cette heure, naturellement, le musée est fermé. C'est une humble maisonnette de bois, près de la route. De la route nous apercevons des barques amarrées qui se balancent au bord de l'eau.

Plus haut sur la rivière péribonka, à la chute des Passes, l'Aluminium Company of Canada exploite une station hydro-électrique de près d'un million de C.V. Nous songeons à toutes les richesses que renferme ce territoire merveilleux, couvert de forêts, de lacs et de rivières. Des usines, filiales de compagnies américaines, se dressent ici et là, pareilles à des ventouses, suçant le meilleur de la richesse du pays. Des villages se pressent tout autour, dépendant de ces usines pour leur gagne-pain.

Quand la production diminue, au caprice de l'économie du pays, les ouvriers chôment. Le chômage est dense comme la forêt au lac Saint-Jean.

Nous nous arrêtons à un motel...

— Quatre dollars par personne pour la nuit, nous dit le commis.

Un individu éméché surgit.

— Une minute, une minute ! fait-il en enflant la voix et agitant les mains d'un air important. Il faut s'assurer tout d'abord si on a de la place ! dit-il au commis.

— Oui, je pense qu'il y a de la place, dit le commis en hésitant et se prêtant tout de suite au jeu du patron.

— Nous avons beaucoup de voyageurs ces temps-ci, reprend l'homme. Etes-vous prêts à payer ?... je veux dire...

On nous conduit dans une cabane sur pilotis, où il y a trois lits et un lavabo. Le patron est en verve. Il nous raconte qu'il est l'organisateur des élections du député du comté. En parlant, il fait de grands gestes, comme s'il était le roi et maître de non seulement ce domaine, mais de tout le territoire environnant. Cela nous ramène dans la réalité de la politique québécoise, avec ses pots-de-vins, ses ristournes, et ses patronages. Nous songeons combien, malheureusement, cette politique manque d'ampleur. L'église est ici, comme partout au Canada, la seule à gouverner en même temps qu'elle exploite les misérables.

La nuit est maintenant très froide. Les couvertures légères ne parviennent pas à nous réchauffer. Nous jurons contre le patron et son taudis, qu'il a l'effronterie de louer douze dollars pour une nuit. A cinq heures, je suis debout. Je veux voir le soleil se lever sur le lac. Mais en regardant par la fenêtre je me rends compte qu'il est déjà levé. Il devait geler comme moi dans son lit !

La campagne est endormie. Une rosée abondante recouvre l'herbe. Une bonne senteur de champs et de forêt nous arrive. L'horizon est encore tout coloré par une longue bande rouge et jaune.

Et nous reprenons la route.

Nous traversons de petits villages endormis. De rares passants se dirigent vers l'église, dont la cloche sonne. Un sommeil lourd pèse sur toutes choses. Dans tous les villages il y a la grosse église de pierre, autour de laquelle les maisons, pareilles à des poussins autour de la poule, se pressent. Une poule qui nourrit ses poussins de caquetage. C'est un régime maigre en temps de chômage ! Et nous nous demandons quand les gens du Québec reconnaîtront enfin qu'il sont les seuls maîtres de leurs richesses et les exploiteront eux-mêmes, rejetant tous les parasites qui les exploitent, chassant à jamais le chômage, l'ignorance et l'exploitation.

J. A. FARRERAS.

(A suivre)

JOUR le JOUR

Les Prix Littéraires et la jeunesse espagnole

Le Prix Nadal, créé à Barcelone en hommage à Eugenio Nadal, fondateur de la revue « Destino » et mort en 1944, quand il n'avait pas encore trente ans, est en Espagne ce qu'est en France le Prix Renaudot, plus 150.000 pesetas. Ce n'est pas un prix officiel, mais c'est le prix qui, d'habitude, couronne les ouvrages les plus indépendants que produit la littérature espagnole. Il suffit de rappeler que «Nada», œuvre de Carmen Laforet, fut le premier Prix Nadal, en 1945, et que, entre autres, celui de 1959 couronna «Primera Memoria», de Ana Maria Matute, évocation de la guerre civile espagnole à travers le regard de deux enfants.

Le Prix Nadal 1961 a été attribué à un tout jeune écrivain : Juan Antonio Payno, que vient d'avoir 20 ans.

C'est un jeune étudiant et l'ouvrage a pour titre « El Curso » (« Le Cours »). C'est toute la vie d'une université et les problèmes de la jeunesse studieuse, inquiète, tourmentée. De l'humour, une certaine mélancolie ne font pas défaut Il y a quelques contradictions, mais c'est tout de même une œuvre saine et honnête.

En plus du roman, nous avons lu avec curiosité les compte-rendus de la Presse au sujet du jeune lauréat. Avec un peu de panache et un soupçon de pédanterie, le jeune Payno se nomme « jeune », c'est-à-dire, possédant ces défauts et toutes ces qualités que nous connaissons bien, pour avoir été les nôtres, quand nous avions vingt ans. Détail plus curieux encore : Payno, issu d'une famille plus ou moins intellectuelle — une de ses tantes est Eulalia Salvarriato, romancière qui fut finaliste du Prix Nadal en 1946 — n'a pas caché vers qui vont ses sympathies littéraires et quels ont été ses maîtres à penser. Il a avoué que, du point de vue littéraire, il admirait beaucoup Hemingway et que, du point de vue philosophique, sa préférence allait à Camus en premier lieu, et ensuite à Ortega.

Il n'y a aucune originalité dans la réponse, car Camus est aujourd'hui le maître à penser de la jeunesse espagnole. Tel a été aussi le résultat d'une enquête menée par la revue « Indice ». Mais ce jeune, qui a décroché pour la jeunesse le Prix Nadal et qui n'hésite pas à proclamer les sources de sa révolte et de son amertume, sa façon de concevoir et de vivre sa vie, peut-être un symtôme inquiétant pour l'actuelle forme de vie espagnole, bâtie sur une conception presque mediévale de la famille et sur une organisation politique et économique où la religion représente la base même de l'ordre social.

Juan Antonio Payno, comme les Goytisolo, comme Blas de Otero, comme Buñuel et Bardem, comme tant de jeunes écrivains, poètes, cinéastes et artistes, devra chercher ailleurs une atmosphère moins étouffante que celle que peut lui offrir la vie intellectuelle espagnole d'aujourd'hui Le régime fait des efforts pour conserver tout ce potentiel intellectuel qui lui échappe chaque jour davantage. On ne peut pas être dupe. « Indice » est la manifestation la plus curieuse et la plus intéressante de cet effort, surtout accompli par l'aile la plus intelligente de la Phalange. Les syndicats possèdent la majeure partie du capital qui soutient la revue. Et une partie de dirigeants a conscience de tout ce qui, peu à peu, échappe au contrôle de l'Eglise et de l'Etat totalitaire. Particulièrement cette jeunesse intellectuelle, futurs cadres de la nation, inquiète, frondeuse, entichée de choses neuves comme l'est toute jeunesse. Camus est une chose très neuve pour cette génération, qui connaît peu les écrivains du passé nés dans leur pays même, et qui auraient donné une orientation et un but à sa recherche et à son désarroi.

De toute la génération de 1898 ils commencent tout juste à goûter Unamuno, le meilleur Unamuno, celui du « Sentiment tragique de la vie » et de « L'Agonie du Christianisme », qu'on vient de laisser paraître dans ses Œuvres complètes, volumes très chers et par là même hors de portée de la jeunesse ouvrière, la plus dangereuse pour le régime. Ortega, si timoré en audaces philosophiques, si combattu par nous comme réactionnaire, vient seulement d'être découvert comme écrivain d'avant-garde. Probablement, à côté de Peman, fait-il figure de révolutionnaire.

Et, malgré tout, notre espoir et notre revanche résident précisément en cette jeunesse, née sous le régime franquiste et qui lui échappe d'une façon ou d'une autre. Elle lui échappe par ses préférences, par ses aspirations, par sa curiosité, par l'élan qui la jette vers d'autres sources d'idées, vers d'autres horizons.

La fatigue, l'habitude, le renoncement, la peur, les souvenirs qui déchirent et effraient tant de survivants n'existent pas pour ces jeunes, nés « après » et pour lesquels la vie a un autre sens. Qui, en plus, comme tous les jeunes, cherchent irrésistiblement à s'affirmer, renversant, détruisant, créant des valeurs nouvelles, forgeant un monde à eux, qui n'est plus le monde de la « Cruzada »; qui est le monde traversé d'orages et d'espoirs de toute jeunesse vraie.

Puisse-t-elle, cette jeunesse, s'accomplir et accomplir un jour le destin historique de notre malheureux pays, né pour le bonheur et la liberté.

Frédérica MONTSENY

LA BEAUTÉ DU MONDE

La Grand'Mère Moses est morte

Mme Anna Mary Robertson Moses, le peintre le plus populaire des Etats-Unis et une des célébrités de l'art contemporain, est morte le 13 décembre 1961 à Hoosick Falls (Etat de New York) à l'âge de 101 ans.

Dans son enfance, elle aimait déjà dessiner, mais ne pouvait pas y consacrer beaucoup de temps, étant un des dix enfants d'une pauvre famille paysanne. Faute de vêtements chauds, elle ne pouvait pas aller à l'école en hiver et, à l'âge de 12 ans, elle commença à travailler comme servante de ferme. Quinze ans plus tard, elle se maria avec le travailleur agricole Thomas Salmon Moses. Ils vécurent dans la vallée de Shenandoah (Etat de Virginie) et avaient dix enfants, dont cinq moururent à leur naissance. Après vingt ans de mariage, ils retournèrent à Eagle Bridge (Etat de New York), près de Hoosick Falls, et y établirent leur propre ferme laitière. Thomas Salmon Moses mourut en 1927. A l'âge de 77 ans, Mme Moses, souffrant d'arthrite, ne pouvait plus travailler à sa ferme et dut renoncer également à ses broderies. C'est alors qu'elle commença sa carrière de peintre.

En 1939, un ingénieur newyorkais, collectionneur de peintures, la « découvrit ». Ce fut le début de la renommée, bientôt mondiale, de la « Grand'Mère Moses » comme on l'appelait. Elle a peint plus de 1.200 (!) tableaux, la plupart en étant les paysages campagnards de ses souvenirs d'enfance et de jeunesse. Le dernier fut peint en juin 1961. Elle l'intitula *La Beauté du Monde...*

La gloire de la Grand'mère Moses est-elle, peut-être, le produit d'une adroite publicité américaine ?

Non, elle est authentique ; et je pense qu'elle durera. Car cette vieille paysanne intelligente, si modeste, pleine de sagesse, était un génie, et ses peintures touchent les cœurs. Pour que le peuple accepte un peintre, la seule publicité (que Mme Moses voyait avec un scepticisme évident), les agissements des marchands de tableaux, des spéculateurs et des critiques ne suffisent nullement. S'ils peuvent créer certaines vogues passagères parmi les snobs, ils ne peuvent pas faire aimer un peintre par les masses. Dès que les œuvres de Mme Moses furent montrées à des expositions et reproduites dans des revues illustrées et sur des cartes, le peuple américain les aimait, et il ne s'en lasse pas. Jamais les tableaux d'un peintre américain n'avaient été accueillis aussi chaudement par des millions de personnes.

La naïve pureté, le sens profond de la nature et de sa beauté, l'amour du prochain sans affectation aucune, la longue expérience paysanne, le don d'observation et le pouvoir du souvenir et de l'imagination, une technique de plus en plus perfectionnée depuis les premières tentatives — tout cela explique dans une certaine mesure le charme et le succès de ces peintures évoquant l'Amérique rurale du XIXe siècle, l'Est consolidé, non pas le Far-West mi-sauvage d'antan. Il s'agit là d'un monde (quelque peu idéalisé sans doute) dont le contraste absolu avec notre époque de super-capitalisme saute aux yeux.

L'Américain d'aujourd'hui subit d'énormes pressions et le bruit presque incessant des machines, de la radio, de la télévision. Il est exposé au feu de barrage d'une réclame sans merci et au bourrage de crâne du conformisme bourgeois et de la guerre froide. L'Américain de 1961 ne s'en rend pas toujours compte lui-même ; mais s'il n'en est pas pleinement conscient, il n'est pourtant pas trop content non plus au milieu de la chasse au dollar, des achats à tempérament qui ne lui permettent plus de liquider ses dettes, de toute cette guerre des nerfs privée — et de la menace mondiale de la bombe à hydrogène. Malgré les nombreux objets de luxe, la joie de vivre a disparu en quelque sorte : précisément parce que la possession de ces objets (et l'effort effréné pour pouvoir les payer) est confondu avec le bonheur qui, tout en n'étant pas indépendant de la condition matérielle et sociale de l'individu, est cependant avant tout le résultat d'une liberté, d'une libération intérieure de l'homme. La réclame capitaliste s'efforce jour et nuit de nous prêcher le contraire, de nous persuader que le bonheur, c'est l'achat de la voiture X ou de la machine à laver Y, du parfum Z ou d'un manteau de fourrure... Un certain malaise finit souvent par s'emparer de la victime de cette commercialisation à outrance, et elle rêve parfois d'une existence moins compliquée, plus satisfaisante, plus harmonieuse, plus humaine.

Or, l'art de Grand'mère Moses nous révèle un monde où l'homme, tout en travaillant durement (com-

(Suite en page 3.)

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production) *Ateliers :* 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73
TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO